1

LE SUPPLICE

D'UNE FEMME

DRAME

Représenté pour la première fois à Paris,
sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires
de l'Empereur, le 29 avril 1865.



PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LE SUPPLICE
D'UNE FEMME

DRAME EN TROIS ACTES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

ÉMILE DE GIRARDIN

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

PERSONNAGES.

HENRI DUMONT, banquier.	MM.	REGNIER.
JEAN ALVAREZ, associé de Dumont. . .		LAFONTAINE.
MATHILDE, femme de Dumont.	Mmes	FAVART.
JEANNE, fille de Mathilde.		MARGUERITE.
MADAME LARCEY.		PONSIN.
UN VALET DE CHAMBRE.	M.	TRONCHET.

La scène se passe à Paris, en 1855.

PRÉFACE

L'IDEAL D'UN DRAME

Ceux qui me connaissent savent que je ne décline la responsabilité ni de ce que je dis, ni de ce que j'écris, ni de ce que je fais; aussi ne se sont-ils pas encore expliqué pourquoi, après les applaudissements qui venaient d'accueillir *le Supplice d'une femme*, je n'ai pas voulu qu'on me nommât.

C'est cette explication que je vais donner.

C'était au mois de septembre dernier : la politique était en vacances; les journaux arrivent tard au château du Val, où l'amitié me comblait de ses soins, mais où je n'avais pas perdu l'habitude de me lever à cinq heures du matin; j'avais la liberté de mes mati-

nées et je n'en avais pas l'emploi. Lorsque les fenêtres de la chambre où l'on vient de se réveiller s'ouvrent sur le plus beau paysage et sur le plus vaste horizon, qu'on entend chanter les oiseaux et qu'on aspire à pleines narines le parfum qui s'exhale des fleurs baignées de rosée; lorsqu'on est rêveur et qu'on n'est pas chasseur, que faire à la campagne? — Il y a longtemps que je n'ai plus l'âge où les espérances que je caressais me le rendaient en me portant mollement sur leurs ailes pendant des heures entières. L'âge de la mémoire, l'âge des regrets est aussi amer, — je parle pour moi, — que l'âge de l'imagination, l'âge des illusions, est doux. Alors on mesure les vides dont la mort a criblé votre vie, on compte les fautes dont on s'accuse... Et l'on n'échappe aux souvenirs qui ont le froid de la tombe et la rigueur du châtiment que par l'activité de la pensée, car l'oisiveté la plus pesante est l'oisiveté accidentelle d'un esprit laborieux.

Triste et regardant le soleil se lever sur cette immense plaine qui s'étend de Saint-Germain jusqu'au cimetière Montmartre, où sont déposés mes trois plus chers souvenirs, l'idée me revint du *Supplice d'une femme*, et, dans un élan de plume, j'en écrivis les trois actes en trois matinées, comme j'avais écrit à

Castellamare, quelques années auparavant, *la Fille du Millionnaire,* comédie en trois actes aussi, sans me préoccuper du théâtre, du public et de leurs exigences.

L'idée que j'avais eue, c'était de décrire, c'était de mettre en dialogue et en action le supplice souffert par une femme n'ayant eu dans toute sa vie qu'un seul moment d'oubli de ses devoirs, pour parler l'austère langage de la société, lequel n'est pas toujours d'accord avec la voix impérieuse de la nature; mais ce moment de fascination subie et d'ivresse partagée ayant suffi pour donner l'existence à un enfant dont tous les innocents baisers déposés sur les joues de sa mère seront un supplice aussi douloureux que les brûlures du fer rouge sur l'épaule du condamné à la flétrissure.

Cette femme, telle que je la voyais, telle que je l'entendais, avait le cœur placé haut; elle avait le mépris du mensonge et l'horreur de l'hypocrisie; mais ce qu'elle avait surtout, c'était le respect du nom de son mari et la crainte d'en troubler le bonheur, bonheur sans nuages alimenté par une confiance sans bornes.

Par l'extrême réserve apportée par la femme dans toute sa conduite, réserve se révélant dans tous les

détails de sa maison de verre où les portes restent toutes et toujours ouvertes, cette confiance du mari devait paraître si bien justifiée qu'elle en fût l'honneur et qu'elle n'en fût pas le ridicule.

La variété des maris est innombrable; et si, aux yeux du monde, rien ne ressemble plus à un mari crédule qu'un mari confiant, rien n'y ressemble moins aux yeux de l'observateur qui étudie les replis du cœur humain. Cette différence entre la confiance et la crédulité, j'avais cherché à la personnifier et à la mettre en relief dans le personnage de Dumont; aussi m'étais-je appliqué à rendre Mathilde aussi excusable qu'une femme peut l'être dans la situation qui est le nœud du drame : ce n'était plus la femme pure, ce n'était plus la femme sans défaillance et sans tache, mais c'était la femme purifiée par le repentir et l'expiation ; c'était la femme adultère, mais martyre; c'était la femme se donnant en sacrifice à l'amour qu'elle ne partageait pas, pour empêcher à tout prix que sa faute ignorée ne s'aggravât en scandale public; c'était la femme faisant taire tous les sentiments troublés qui s'agitaient et se révoltaient en elle, afin que les transports jaloux de l'inextinguible passion qu'elle avait eu le malheur d'allumer et qui avait eu le pouvoir de la fasciner un

seul jour, un seul instant, n'arrivassent pas aux oreilles du monde, ce juge aussi intolérant qu'inconséquent, qui commence par ne rien pardonner, et qui finit par tout absoudre.

Aimant trop le vrai pour confondre avec lui le convenu et pour ne pas détester le faux et l'exagéré, je m'étais également appliqué à ce qu'Alvarez, l'ami de Dumont et l'amant de sa femme, eût son amour pour excuse, son amour qu'il s'était efforcé de combattre, mais qu'il n'avait pu vaincre, amour altéré par la jalousie et s'expiant par elle, — jalousie assurément la plus cruelle qu'un amant pût ressentir : celle de voir la femme qu'il adore et qui lui a appartenu adorer son mari.

Tels que je les avais idéalisés, les caractères de Mathilde, de Dumont et d'Alvarez étaient trois caractères honorables aux prises avec une situation inextricable, qui devenait d'autant plus dramatique que ces caractères demeuraient plus élevés.

Si Dumont n'est qu'un mari crédule, si Mathilde n'est qu'une femme légère, il n'y a plus de drame, il n'y a plus de supplice; on tombe de toute la hauteur de l'idéal dans ce que la réalité a de plus vulgaire et de plus bas : le ménage à trois.

Ce drame intérieur à quatre personnages n'eût pas été complet si le monde, avide de scandales, prodigue de médisances, cruel par désœuvrement plus que par méchanceté, en paroles plus qu'en actions, n'avait pas été personnifié tel qu'il est : de là le rôle de Mme Larcey.

Ainsi :

Une jeune fille que ses parents ont mariée à dix-huit ans, comme se marient en France la plupart des jeunes filles, connaissant à peine l'homme auquel elle va s'unir par un lien indissoluble; l'épousant sans répugnance, mais sans préférence, uniquement parce qu'elle a été demandée par lui en mariage, et que des deux parts ce mariage, sous tous les rapports de fortune et de famille, a été jugé « convenable »; songeant, pendant les premières années de cette union parfaitement assortie, plus au monde et à ses fêtes qu'à son mari qui est occupé de ses affaires; aimant son mari, mais sans s'être jamais demandé jusqu'à quel point elle l'aime, et ne le découvrant qu'au moment où, entraînée par un sentiment d'effusion et de reconnaissance qui porte avec lui-même son explication, sinon sa justification, cet amour, qui était contenu par l'estime et tempéré par le respect, lui est

révélé par le remords, amour qui ne fera plus que croître et devenir plus vif et plus profond par la comparaison et l'opposition entre le caractère calme du mari confiant et le caractère tyrannique de l'amant jaloux;

Un mari qui puise sa confiance et met son bonheur dans la certitude de l'amour que sa femme a pour lui, dont il ne saurait douter, et qu'il a pour elle;

Un amant qui, s'étant passionnément épris de la femme de son ami, sans avoir jamais réussi à obtenir d'elle plus qu'un serrement de main froidement amical, saisit, au risque de toute sa fortune, l'occasion que lui offre la révolution de 1848, de sauver l'honneur commercial du mari;

Une femme étant l'incarnation de ce qu'il est d'usage d'appeler « le monde »;

Une enfant, une petite fille de sept ans, personnifiant, sous les traits de l'ingénuité, le remords vivant:.

Tels étaient mes cinq personnages; et leurs paroles comme leurs actes découlaient sans inconséquence des caractères sous lesquels ils m'étaient apparus.

Cédant aux instances de mes amis du château du Val, que *le Supplice d'une femme*, écrit sous leurs

yeux, avait vivement émus, je demandai au Théâtre-Français la lecture qui me fut accordée avec le plus cordial et le plus loyal empressement.

Le sujet y parut périlleux.

Périlleux! ce fut le mot que, pendant quatre mois, je n'ai cessé d'entendre sortir de toutes les bouches, et qui a résonné à mes oreilles jusqu'au soir de la première représentation, et alors que les deux premiers actes et la moitié du dernier avaient déjà été joués [1].

Périlleux! Ce fut le mot qui me fit accepter avec empressement l'offre amicale de concours d'un auteur encore jeune, mais auquel de grands et nombreux succès ont donné une vieille expérience. Le péril est facile à braver quand on est seul à l'affronter: alors,

1. *Lettre reçue pendant le troisième acte.*

« 29 avril 1865.

« Mon cher auteur,

« Vous voyez comme va la pièce. Elle est émouvante, assez forte et assez généreuse, assez DANGEREUSE surtout pour que vous n'en déclinioz pas la responsabilité. Vous lui devez votre nom, vous vous le devez à vous-même, vous le devez à l'intérêt de la Comédie-Française. Dites-moi tout de suite que vous nous le donnez et ne terminez pas par une sorte de fuite une soirée qui me semble aussi glorieuse que PÉRILLEUSE.

« Tout à vous,

« ED. THIERRY. »

il suffit de le mépriser s'il est imaginaire, et de ne pas le craindre s'il est réel; mais la chose est moins simple quand ce mépris, ou cette confiance, n'est pas partagé par d'éminents artistes et par un grand théâtre, les uns redoutant le bruit aigu des sifflets, et l'autre l'éclat d'une chute retentissante.

Ainsi s'explique comment j'ai consenti à ce qu'une œuvre à laquelle je n'avais d'ailleurs pas attaché plus d'importance qu'elle ne m'avait coûté d'efforts fût retouchée par une autre main que la mienne.

Mais, au lieu de se borner à des coupures et à des remaniements de scènes, conditions restreintes dans lesquelles j'avais accepté l'offre de son concours, le collaborateur, qui ne peut se nommer et que je ne puis nommer, mit trois semaines à faire rentrer dans le moule usé de la vérité factice les personnages dont j'avais demandé l'empreinte au moule toujours neuf de la vérité humaine.

Je dois reconnaître et je reconnais ici que le succès, n'ayant à se prononcer que sur la vérité plaquée, s'y est trompé et l'a prise pour la vérité pleine; mais le succès est une idolâtrie que je n'ai pas. A mes yeux, il ne suffit point pour se justifier. Avant et depuis les deux *Phèdres*, celle de Pradon et celle de Racine, il y

a eu au théâtre d'immenses succès qui étaient moins l'éloge des auteurs que la critique du public, et de mémorables chutes plus enviables que ces succès. Je comprends tout; je comprends que les auteurs pour qui l'art dramatique est principalement une profession préfèrent un succès illégitime à une chute imméritée; mais de la part d'un écrivain pour qui l'art dramatique est une forme accidentelle d'émission de l'idée qui lui est venue, je n'admets pas l'alternative.

Aussi, tout en faisant loyalement à certaines modifications qui m'avaient paru heureuses, dans la nouvelle rédaction de ma pièce, la part la plus large, avais-je maintenu ce qui en faisait essentiellement mon œuvre.

La pièce que j'ai lue, le 14 décembre 1864, au comité de lecture du Théâtre-Français, et qui a été reçue, c'est la mienne.

Si elle eût été représentée comme elle avait été reçue, sauf les retranchements et les changements opérés aux répétitions, succès sans opposition ou succès contesté, le nom de l'auteur n'eût pas fait défaut à la pièce. Mais le caractère de Mathilde et celui d'Alvarez ont été faussés, et on leur a fait

tenir un tel langage qu'il ne m'était plus possible d'en garder légitimement et exclusivement la paternité littéraire.

Comment, aux répétitions, le manuscrit que je n'avais pas admis a-t-il été substitué au manuscrit que j'avais lu au comité? Cette substitution, opérée contre mon gré, dans les intentions les meilleures, je n'en doute pas, a son explication dans ce mot, revenant sans cesse et répété sans fin : « *Périlleux! périlleux!* »

Mais, puisqu'on attentait ainsi à mon idéal, pourquoi n'ai-je pas retiré ma pièce? C'est ce que je ne saurais me dispenser de dire : la considération, le scrupule qui m'a retenu a été le préjudice pécuniaire que le retrait de ma pièce eût fait éprouver au traducteur qui avait consacré trois semaines de son temps précieux à la traduire de ma langue dans la sienne, qui a l'avantage d'être rapide, mais qui a le défaut de trop ressembler au style d'un télégramme, quand elle ne tombe pas dans les tirades du mélodrame, ce qui est l'autre excès.

Les développements ont été retranchés. Les situations ont été conservées, mais les caractères ont été changés.

Tels qu'ils se meuvent, ces caractères se contredisent et ne résistent pas à l'examen. Il a fallu, pour les faire accepter du public et pour qu'il n'y regardât pas de trop près, tout le talent, l'immense talent que les artistes ont déployé.

Mathilde s'accuse et ne s'excuse pas. Elle débite au second acte une tirade qui n'est ni dans son caractère ni dans la situation; elle dit ce qu'elle ne doit pas dire, elle dit ce qui en fait une femme vulgaire, et elle ne dit plus ce qu'il fallait qu'elle dît pour se justifier et faire comprendre le supplice qu'elle subit.

Cette justification, cette explication avait été préparée en ces termes dans les dernières scènes de l'acte premier :

ACTE PREMIER

SCÈNE XI.

ALVAREZ, DUMONT, MATHILDE.

DUMONT, à Mathilde.

Tu viens à propos... Je disais à Jean qu'il devrait se marier afin qu'il n'ait rien à nous envier... Il résiste... Prouve-lui donc qu'il a tort... Tu le feras mieux que moi... Et tu

auras pour le convaincre tout le temps qui me manque, car d'ici à samedi je n'ai plus une minute à perdre... Il sait notre départ... Je le lui ai annoncé... Ce n'était pas trahir le secret... Lui, c'est nous. (Il sort.)

SCÈNE XII.

ALVAREZ, MATHILDE.

ALVAREZ.

Vous partez?

MATHILDE.

Oui.

ALVAREZ.

C'est vous qui avez eu l'idée de ce voyage?

MATHILDE.

Non, c'est Henri.

ALVAREZ.

Henri?

MATHILDE.

Sans doute.

ALVAREZ.

Vous ne partirez pas!...

MATHILDE.

Qui m'en empêcherait?

ALVAREZ.

Moi.

MATHILDE.

Jean! vous ne vous y opposerez pas...

ALVAREZ.

Vous vous trompez, je m'y opposerai.

MATHILDE.

Mais c'est convenu avec mon mari...

ALVAREZ.

Votre mari ! Vous n'avez jamais, avec moi, que ce mot à la bouche... Ne pouvez-vous donc l'appeler autrement ?

MATHILDE.

En vérité, je ne sais plus quel nom lui donner quand je vous parle de lui !... Si je l'appelle *mon mari*, vous vous emportez, et si je l'appelle *Henri*, vous devenez furieux... Quel nom voulez-vous donc que je lui donne ?

ALVAREZ.

Son nom de famille... Dites M. Dumont... C'est par leur nom de famille que toutes les femmes bien élevées appellent leurs maris... Mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit... Appelez-le comme il vous plaira... pourvu que vous restiez.

MATHILDE.

J'ai accepté... je ne puis plus refuser...

ALVAREZ.

Il faut cependant que vous refusiez...

MATHILDE.

Quel prétexte trouverais-je pour changer d'avis

ALVAREZ.

Cherchez... car vous ne partirez pas... avec lui...

MATHILDE.

Voulez-vous donc faire un éclat qui me perde ?

ALVAREZ.

Qu'y perdrais-je, moi?.. Au contraire, j'aurais tout à y gagner... Séparée de votre mari... chassée de votre famille... repoussée du monde, vous seriez à moi... tout à moi...

MATHILDE.

Et voilà les hommes qui disent aux femmes qu'ils les aiment et que leurs maris ne les aiment pas... qu'ils ne savent pas les aimer!... Et j'ai pu le croire un instant!... Ah! j'ai mérité mon supplice... J'ai mérité tout ce que vous me faites souffrir!...

ALVAREZ.

Et croyez-vous donc que moi aussi je ne souffre pas? Le soir, quand, au sortir de l'Opéra ou des Italiens, au bas de l'escalier, tu quittes mon bras pour prendre le *sien* et monter dans ta voiture, quand j'entends les chevaux piaffer et s'éloigner, quand je le vois te ramener chez toi... chez lui... je ne vis plus, je ne me possède plus, je brûle et je tremble; je ne sais que faire, je ne sais que devenir, je ne sais où aller... Ma maison vide m'est odieuse... M'arrive-t-il d'entrer à mon cercle pour ne pas rentrer chez moi... je ne puis m'asseoir à une table de jeu sans y gagner toutes les parties. Je sors honteux, — comme si je les avais volées, — des sommes que j'emporte... Tout ce que je touche se change en or sous mes doigts. J'ai un bonheur insensé, et cependant il n'y a pas sur la terre un homme aussi malheureux que moi...

MATHILDE.

A qui la faute?

ALVAREZ.

Et si c'était tout!... mais y a-t-il une torture plus cruelle que celle d'entendre à chaque instant sa fille qu'on chérit, sa fille qu'on idolâtre, vous ravir le nom qui vous appartient

pour donner ce nom à un autre, et cet autre se le voir préférer par elle sans que la nature proteste! Ce n'est rien encore... non, ce n'est rien. Y a-t-il pour un homme d'honneur et de cœur un sentiment plus pénible, plus amer, plus humiliant que de se savoir déloyal?... Moi, déloyal!... je le suis... oui, je sens que je le suis toutes les fois que j'entre dans cette maison, que j'y trouve Henri, qu'il me faut lui serrer la main, le tutoyer, feindre un entrain qui est le contraire de ce que j'éprouve, affecter une cordialité qui est de la fourberie; fourberie qui me fait honte; honte dont il me faut cacher les plaies, qui, loin de se resserrer et de se cicatriser, ne font que s'étendre et devenir chaque jour plus vives, plus douloureuses... C'est vainement que je cherche à m'abuser en me disant que l'amour est involontaire, qu'il se légitime par son excès même, et qu'après tout rien n'est moins rare que de voir un homme amoureux d'une femme qui ne soit pas la sienne... Je ne parviens point à me tromper et à imposer silence aux scrupules qui m'assiégent et qui m'irritent. Maudite passion qui s'est emparée de moi!

MATHILDE.

Il fallait la combattre!

ALVAREZ.

Vous savez bien que pendant deux ans j'ai tout fait pour la vaincre, et que c'est elle qui m'a vaincu... Je m'étais éloigné... j'avais fui... Elle m'a ramené un bandeau sur les yeux, ne me laissant plus rien voir et me faisant tout oublier : amitié et dignité! Vous croyez que j'aurai supporté tout cela pendant huit ans... que pendant huit ans j'aurai vécu face à face avec le mépris de moi-même, et qu'un beau jour, pour vous affranchir de ce que votre orgueil appelle ma tyrannie, il vous suffira de me dire : je pars avec mon mari... et que je vous laisserai partir? N'y comptez pas! madame, n'y comptez pas!

MATHILDE.

Et que ferez-vous, monsieur, pour vous y opposer?

ALVAREZ.

Tout ce qu'il faudra faire... tout... Je vous en avertis, je ne reculerai devant rien.

MATHILDE.

Ni moi non plus... car voilà trop longtemps que je cède à la terreur que vous m'inspiriez et sous laquelle en cet instant je sens ma tête courbée se relever enfin... Je suis lasse de mentir!... Toujours mentir... J'étais loyale, j'étais fière, j'étais heureuse; vous m'avez condamnée à l'hypocrisie, à l'abaissement, à l'imposture. Savez-vous ce que vous avez fait, avec vos menaces, vos emportements, vos injures, vos soupçons, vos défiances, vos jalousies? Vous m'avez glacée... vous m'avez effrayée! vous m'avez fait réfléchir et comparer... Je n'avais pour mon mari que de l'affection... cette affection est devenue de l'amour exalté par le remords... Vous parlez de vos tortures, de vos humiliations, de vos hontes! Sont-elles comparables aux miennes? Quelle existence m'avez-vous faite, et combien de fois ai-je appelé la mort à ma délivrance! Depuis huit ans, pas un jour sans une scène comme celle-ci! Vous me déshonorez dans mon mari, dans mon enfant, dans mes souvenirs, dans mes prières... Mon âme et mon corps ne m'appartiennent plus. A lui par devoir, à vous par crainte, rien de moi n'est plus à moi; et l'amour, amour d'épouse, amour d'amante, amour de mère, n'est plus que sacrilége, mensonge et ignominie. Et vous voulez que je vous aime! Oh! monsieur, je vous hais!

ALVAREZ.

Vous ne m'apprenez rien! Vous n'avez jamais eu qu'une pensée : m'échapper, m'éconduire, me fermer votre porte,

me briser comme je brise cette coupe... (Il brise une coupe placée sur une table.)

MATHILDE.

Que faites-vous? Si mon mari vous entendait!... si mon mari entrait!...

ALVAREZ.

Eh bien, il entrerait! eh bien, il entendrait! Tant mieux! ce serait la fin d'une situation qui ne peut plus se prolonger... Moi aussi, je suis las de mentir! Et, d'ailleurs, de quoi aurait-il à se plaindre? Il apprendrait de votre bouche qu'il a toutes les qualités, toutes les vertus, et que j'ai tous les défauts et tous les vices! Il apprendrait qu'il est l'homme de votre imagination et que je suis l'homme de votre haine! Il apprendrait que vous ne me subissez que par dévouement pour lui et pour conjurer un éclat qui ternirait l'auréole de son austérité! Il apprendrait enfin que vous n'aimez pas votre fille..... parce qu'elle n'est pas la sienne!

MATHILDE.

Vous dites que je n'aime pas ma fille?...

ALVAREZ.

Non, vous ne l'aimez pas... ou du moins vous ne l'aimez pas comme je l'aime... S'il fallait donner votre vie pour sauver l'un des deux, votre fille ou votre mari, ce serait Henri... votre Henri... que vous sauveriez... et ce serait Jeanne... ma Jeanne... que vous laisseriez périr! Ah! dites donc que je ne vous connais pas...

MATHILDE.

Cela n'est pas vrai; mais cela le fût-il, que je ne ferais que racheter un tort et accomplir un devoir.

ALVAREZ.

Grands mots empruntés au vocabulaire de toutes les femmes coupables!

MATHILDE.

Après m'avoir déshonorée, injuriez-moi!

ALVAREZ.

C'est vous qui venez de m'insulter.

MATHILDE.

Je vous ai dit la vérité.

ALVAREZ

Et quand cette vérité, Mathilde, sort de tes lèvres, tu ne veux pas que ma tête trop ardente s'exalte et s'égare... Tu ne sais pas jusqu'où peuvent aller les transports d'un amour aiguisé par l'humiliation de sentir qu'il n'est pas partagé! Donne-moi une preuve de tendresse!... ne pars pas, et je deviendrai confiant comme Henri, doux comme Henri, bon comme Henri... Tu n'auras plus rien à redouter de moi... Je me tiendrai dans l'ombre... je ne ferai aucun éclat... je renoncerai au rêve de mes nuits, celui d'enlever Jeanne et de briser, par un scandale judiciaire, cet odieux lien qui fait que c'est lui, — M. Dumont, — que ma fille appelle son père, et qu'il faut, quand il est là, que je te dise : Madame!

MATHILDE.

Jean, combien de fois ne vous ai-je pas pardonné? Une semaine, une seule, s'est-elle jamais écoulée depuis huit ans sans que vous ayez commencé par me menacer, et sans que j'aie fini par où peut-être je vais finir encore?

ALVAREZ.

Cette fois sera la dernière, je te le promets.

MATHILDE.

Dites que c'est un anneau de plus que je vais ajouter à ma chaîne, déjà si longue et si lourde!

ALVAREZ.

Et tu fais bien! car s'il y a des liens indissolubles qu'on peut rompre, il y a des chaînes qu'on ne saurait briser...

MATHILDE.

Celles qu'on a mérité de porter...

ALVAREZ.

Promets-moi de rester!... Mais, aveugle que je suis! tu me le promettrais que tu ne tiendrais pas ta parole.

MATHILDE.

Encore une injure...

ALVAREZ.

Celle-ci n'atteint que moi... Pour que tu renonces à ce voyage, il faudrait que ce soit moi que tu aimes, et tu ne m'aimes pas... tu ne m'as jamais aimé!

MATHILDE.

Alors, comment expliquez-vous que je vous aie tout immolé?

ALVAREZ.

Un instant d'exaltation rapide comme un éclair... rien de plus... Non, ce n'est pas mon amour qui a triomphé de ton indifférence... c'est mon dévouement... J'avais tout essayé sans y réussir pour te faire partager cette ardente passion qui me dévorait, qui me dévore plus que jamais, que rien n'a assouvie, que rien n'a calmée; il n'y avait que l'exaltation de la reconnaissance causée par un grand service rendu... qui pût faire cesser ta froideur... amicale. Le jour où j'ai appris que ton mari allait suspendre ses payements...

MATHILDE.

Vous vous êtes dit...

ALVAREZ.

Je ne me suis rien dit... je n'ai rien calculé. J'ai couru chez mon agent de change, et, sans hésiter, sans réfléchir, sans rien écouter de ce qu'il me disait pour m'en détourner, je lui ai donné l'ordre de vendre à tout prix tous mes titres.

MATHILDE.

Et ce qui a sauvé mon mari est ce qui m'a perdue, moi! Un jour vous m'êtes apparu comme l'idéal... des plus nobles sentiments. Mais vous venez de jeter le masque trompeur et de me l'avouer : ce n'est pas votre ami que vous avez voulu sauver, c'est moi que vous avez voulu perdre! Vous m'avez donc achetée?... je me suis donc vendue?...

ALVAREZ.

Je t'aimais... je t'adorais... L'amour est une flamme qui purifie tout.

MATHILDE.

Pourquoi donc la flamme du vôtre m'a-t-elle flétrie? Tenez, vous n'êtes qu'un infâme... vous ne me reverrez plus!
(Mathilde sort.)

SCÈNE XIII.

ALVAREZ, seul. (Appelant.)

Mathilde! (A lui-même.) Elle s'éloigne sans me répondre... Elle ose me braver! elle ne craint plus de déchaîner ma jalousie! Maudite et incurable jalousie, qui me rend odieux et presque ridicule! L'amant jaloux du mari... Ce qui n'est pas vraisemblable peut donc être vrai!

Ainsi finissait le premier acte, dans lequel je m'étais appliqué à montrer Alvarez en proie à la jalousie qui le torturait, supplice non moins cruel que le supplice que sa tyrannie faisait subir à Mathilde.

Dans cette situation si juste, puisée dans des sentiments si vrais, où donc était le péril?

Je le cherche encore.

L'enseignement, je le vois; le péril, je ne le vois pas.

Maintenant, que le lecteur compare les deux scènes qui vont suivre avec celles qu'il lira pages 111 et suivantes [1].

Mathilde vient de lire la lettre que lui a écrite Alvarez et qui se termine par ces mots :

« Quel bonheur! »

Après une pause marquée, elle se parle ainsi à elle-même :

1. Afin que cette comparaison puisse servir d'étude, j'ai tenu à ce que la pièce fût imprimée telle qu'elle a été représentée, sans y rien changer, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE IV.

MATHILDE, *après une pause marquée.*

Quelle honte! Cette fois, comme toujours, l'égoïste ne pense qu'aux joies qu'il se promet, sans se demander ce qu'elles auront coûté de larmes! Mais ne serait-ce pas une trame qu'il aurait ourdie pour me forcer à le suivre? Qu'importe! je n'en suis pas moins perdue, ou je vais l'être. Que faire? à qui confier mon secret? A ma mère? Mais, l'honnête femme, quel conseil pourrait-elle me donner? Aucun. A mon père? Mais que pourrait-il faire qui imposât silence à un bruit déjà devenu public? Il me maudirait et ne voudrait plus me revoir... Ne me resterait-il donc plus qu'à fuir? Une femme quitter le mari qu'elle aime pour suivre l'amant qu'elle n'aime pas!... Ah! du moins, si j'aimais celui qui m'a conduite à cette affreuse extrémité, je n'aurais qu'à changer de nom et qu'à emprunter le sien pour vivre heureuse de son amour et du mien, comme tant de femmes qui ont donné à leur honte le bonheur pour cercueil... Mais je ne l'aime pas... Le suivre? Plutôt mourir!... Impossible!... Me tuer ne serait qu'une autre manière d'appeler le scandale sur Henri, sur Jeanne, sur ma mère, sur toute ma famille : car m'empoisonner, m'asphyxier ou me noyer, ce serait me dénoncer et perdre en une heure le fruit de tant de jours de souffrances cachées au prix de tant d'efforts... Ainsi ma

mort ne m'appartient pas plus que ma vie... Quelque parti que je prenne, le scandale est au bout... Aucun moyen d'y échapper, ni par la mort, ni par la fuite, ni par la séparation, ni par le couvent! Ah! que je suis malheureuse! ah! que je suis coupable!

SCÈNE V.

DUMONT, MATHILDE.

On entend la musique et on voit les enfants traverser de nouveau le jardin d'hiver qui précède le salon.

DUMONT.

Que fais-tu donc là toute seule? Comment ne présides-tu pas au goûter de la bande joyeuse? Heureusement que Jeanne s'en acquitte à merveille. Elle se prend au sérieux : c'est à pouffer de rire. Madame Larcey n'en revenait pas tout à l'heure. Mais que m'a-t-elle dit?... Que tu avais reçu une lettre qui t'avait troublée. Est-ce vrai? En effet, tu es pâle... tu es livide... tu parais inquiète... Ta mère serait-elle tombée malade?

MATHILDE, vivement agitée.

Non.

DUMONT.

Serait-il survenu quelque empêchement ou quelque retard à notre voyage? Quelle lettre, chère amie, as-tu donc reçue?

MATHILDE, profondément émue.

La lettre que voici... Lisez-la...

DUMONT, atterré, après avoir lu la lettre.

Mathilde! qu'y a-t-il de vrai dans cette lettre?

MATHILDE, *épuisée et chancelante.*

Tout.

DUMONT, *stupéfié.*

Je ne le crois pas... je ne veux pas, je ne peux pas le croire...

MATHILDE.

Croyez-le.

DUMONT.

Il n'est pas possible que cela soit!

MATHILDE.

Cela est.

DUMONT.

Si cela était, ce ne serait pas toi qui me l'affirmerais... Mathilde, Mathilde, dis-moi que c'est une calomnie que tu dédaignes de relever, et dont tu te fais en ce moment un jeu cruel contre moi...

MATHILDE.

Ce n'est pas une calomnie... c'est la vérité.

DUMONT.

La vérité! Et vous osez me la dire!... sans que rien m'y ait préparé! Vous voulez donc me tuer pour être libre! (*Avec explosion et levant le bras comme pour frapper sa femme, mais le laissant aussitôt retomber.*) Infâme! (*Il s'arrête, et passant la main sur son front, comme pour retenir sa pensée.*) Ah! j'en deviendrai fou! Non... je saurai me maîtriser... j'aurai de la raison!... du calme... (*A Mathilde.*) Vous ne dites rien!... Justifiez-vous donc!... Parlez!... Que j'entende votre voix!... que je sois sûr que ce n'est pas un rêve... Si c'est la vérité, pourquoi êtes-vous là? Vous êtes libre, partez! Il fallait vous en aller sans rien me dire : c'était bien plus simple!... Et moi qui n'ai rien vu, rien soupçonné! J'étais aveugle... Mais comment m'abaisser jusqu'à

soupçonner qu'il n'avait sauvé ma fortune que pour perdre ma femme et me la prendre... qu'un si beau désintéressement n'était qu'un masque! Ah! je n'aurais jamais fait cela, moi! (A Mathilde.) Pourquoi m'avoir montré cette lettre que vous pouviez déchirer?

MATHILDE, avec l'accent de la plus violente douleur.

Parce que j'espérais que vous me tueriez et que votre consolation serait dans cette juste vengeance.

DUMONT.

Moi!... vous tuer! Et votre fille? que serait-elle devenue? qu'en aurais-je fait?

MATHILDE.

Vous êtes bon, vous en auriez eu pitié! Jeanne eût attesté votre générosité; tandis qu'elle est mon accusation vivante! Chaque baiser de cette enfant me brûle comme un remords.

DUMONT.

Ainsi cette enfant que j'aimais si tendrement... elle n'était pas ma fille... elle était la fille...

MATHILDE.

D'Alvarez...

DUMONT.

D'Alvarez! Vous l'aimiez donc bien?

MATHILDE.

Je ne l'ai jamais aimé.

DUMONT.

Vous osez le dire!...

MATHILDE

Je n'ai jamais aimé que vous.

DUMONT.

Si cela est vrai, à quel sentiment avez-vous donc cédé?

MATHILDE.

C'est mon secret... Le dire serait inutile... Alors même que vous me croiriez, le monde ne me croirait pas.

DUMONT.

Et pourquoi donc serait-il plus incrédule que moi?

MATHILDE.

Comment croire qu'éblouie par un grand acte de dévouement accompli sous ses yeux et vanté soir et matin à ses oreilles... trahie par son imagination enflammée de reconnaissance... brûlée par les regards ardents d'un homme passionné pendant toute une longue soirée qu'ils avaient passée seuls... une femme ait agi, dans un instant de fascination et d'égarement, comme si elle eût partagé une passion... qu'en réalité elle n'a jamais éprouvée et dont elle a eu aussitôt horreur... horreur contre laquelle elle se débat depuis huit années, qui ont duré huit siècles?...

DUMONT, *vivement.*

Vous avez donc été le prix que l'infâme a mis au service qu'il m'a rendu?

MATHILDE.

Non... Si j'eusse été ce prix, s'il eût eu l'infamie de me proposer un marché, je l'eusse refusé avec indignation; entre le malheur d'une faillite causée par une révolution et la honte d'une femme qui se vend, même pour payer les créanciers de son mari... je n'eusse pas hésité.

DUMONT.

Que s'est-il donc passé?

MATHILDE.

Est-ce que ce qui se passe dans les mystères de l'imagination d'une femme peut toujours se définir?... Ce qui m'a égarée dans un jour, dans une heure d'indicible entraînement, c'est au contraire l'héroïsme de l'ami qui, pour sauver son ami, venait de faire sans hésiter un immense sacrifice.

DUMONT.

Est-il possible que ce que vous dites là soit la vérité?

MATHILDE.

Je vous le jure.

DUMONT.

Alors votre cœur n'aurait jamais cessé de m'être fidèle?...

MATHILDE.

Dieu, témoin de mes tortures et de mes remords, est là pour l'attester.

DUMONT, agité et se parlant à lui-même.

Je suis encore plus malheureux que si elle était plus coupable... La chasser, c'est la déshonorer... La garder, c'est m'avilir... Quelle conduite dois-je tenir? Je n'en sais rien. (A Mathilde.) Quel parti allez-vous prendre?

MATHILDE.

Il ne m'en reste qu'un seul.

DUMONT, avec amertume.

Oui, en effet, il ne vous en reste qu'un seul... Accompagner le lâche qui m'a enlevé du même coup mon bonheur et mon honneur...

MATHILDE.

J'ai mérité l'injure d'une telle supposition... Dites votre

bonheur, mais ne dites pas votre honneur... L'honneur d'un homme ne dépend pas de la fidélité d'une femme.

DUMONT.

Que vous proposez-vous donc de faire?

MATHILDE.

Me retirer dans un couvent avec Jeanne, que je ferai élever sous mes yeux.

DUMONT.

Retraite volontaire dans un couvent ou séparation judiciaire prononcée par un tribunal, ce serait le même scandale retombant sur vous, sur moi, sur cette pauvre enfant qui serait punie d'une faute qui n'est pas la sienne. Pauvre enfant que je chérissais, et que je ne puis tout à coup haïr!...

MATHILDE.

Mais alors, qu'ordonnez-vous que je fasse?

DUMONT.

Ce qu'il ne faut pas faire, je le sais; mais ce qu'il faut faire, je l'ignore... (Agité, et paraissant réfléchir.) Comment! la loi ne donne-t-elle aucun moyen de dénouer, sans tout briser, une situation pareille?... Un remède qui est un mal aussi grand que le mal lui-même n'est pas un remède... (A Mathilde.) Non, vous n'irez pas au couvent!

MATHILDE.

Que dites-vous?

DUMONT.

Je dis qu'il faut éviter à tout prix une séparation qui serait un scandale ajouté à une infamie.

MATHILDE.

Mais que dira le monde?

DUMONT.

Je trouverai une réponse qui l'obligera de se taire.

MATHILDE.

Laquelle?

DUMONT.

Je la cherche.

MATHILDE.

Il n'y en a pas.

DUMONT.

Il est impossible qu'il n'y en ait pas une.

MATHILDE.

Je ne m'abuse pas. Il n'y en a pas d'autre qu'un duel... un duel à cause de moi... de moi qui ai détruit le bonheur de votre vie... Un duel, malgré tout ce que je vous ai entendu dire contre le duel... Non, jamais, jamais... Je sens que, si je restais près de vous, je ne vivrais pas... toutes les minutes de mon existence seraient des siècles d'anxiété... Je serai encore moins malheureuse au couvent... Laissez-moi aller m'y ensevelir!... En m'y voyant entrer pour expier pendant toute ma vie *la faute d'une heure,* le monde me condamnera, mais il ne cessera pas de vous honorer... Quant à moi, huit jours après ma disparition, il m'aura oubliée... Adieu donc, Henri... adieu donc... Encore une fois, adieu. (Elle lui tend la main et se dispose à s'éloigner.)

DUMONT, la retenant.

J'exige que vous restiez... J'essayerai de faire respecter une situation fausse par un caractère ferme.

MATHILDE.

Vous l'essayeriez en vain... Le monde vous attaquera d'autant plus qu'il vous comprendra moins.

DUMONT.

Le monde a-t-il donc le droit d'être si sévère? Quelles sont les apparences dont il ne consente à se payer complaisamment? Quelles sont les hypocrisies dont il ne se rende pas le lâche complice? Quelles sont les effronteries devant lesquelles il ne courbe pas humblement la tête? Quels sont les honteux compromis que sa coupable indulgence n'ait pas sanctionnés?

MATHILDE.

Raison de plus pour qu'il vous accable de ses sévérités et qu'il se venge sur vous de ses lâchetés et de ses inconséquences!

DUMONT.

Et que pourrait-il dire?

MATHILDE.

Il dira que vous avez vendu votre femme à votre associé.

DUMONT.

Ce sera une abominable calomnie.

MATHILDE.

Oui, mais qui aura pour elle la vraisemblance.

DUMONT.

Après?

MATHILDE.

Il dira que vous avez toujours su que Jeanne n'était pas votre fille...

DUMONT.

Après?

MATHILDE.

N'est-ce donc pas assez?

DUMONT.

Après ?

MATHILDE.

Il dira que, pour que vous ne vous soyez pas séparé de moi, il faut qu'il y ait entre vous et Alvarez un mystère dont chacun cherchera le mot.

DUMONT

C'est une curiosité qu'on n'aura pas.

MATHILDE.

En parlant ainsi, vous m'effrayez! Je le vois, l'idée du duel s'est emparée de votre esprit et l'absorbe... Je vous en prie, ne vous exaltez pas, réfléchissez... Votre visage est en feu... sortez quelques instants.

DUMONT.

Sortir!... Non...

MATHILDE.

Et pourquoi ?

DUMONT.

Si je vous quittais, je ne vous retrouverais pas.

MATHILDE.

Où donc irais-je ?

DUMONT.

Au couvent... où je ne veux pas que vous alliez vous enfermer... Ce serait donner à tous les hypocrites qui forment l'opinion le droit de vous accuser, et ce serait m'ôter le pouvoir de vous défendre... Ce serait flétrir la naissance de ma fille... Ah ! puissance de l'habitude, voilà que je me surprends encore à dire : *ma fille!*

Si je ne m'abuse, ce langage est celui de la femme

qui a cessé d'être la vertu, mais qui n'a pas cessé d'être l'honnêteté. Dans la pièce reçue, il y avait à la fois une situation et un caractère, tandis que dans la pièce représentée il n'y a plus qu'une situation; le caractère s'aplatit et s'efface.

Dans la pièce reçue, ces mots : « Je n'ai jamais aimé que vous, » échappaient à Mathilde, pressée par les questions de Dumont, et amenaient naturellement la justification, l'explication qui a été retranchée, quoiqu'elle fût nécessaire, car sans cette justification, sans cette explication, le caractère de Mathilde ne se justifie plus, ne s'explique plus, et je m'étonnerais qu'on s'intéressât encore à elle, si M[lle] Favart, qui la représente, ne faisait oublier l'inconséquence du rôle par l'art admirable avec lequel elle le joue. Elle est à la fois Rachel et Dorval.

Cette justification, cette explication, — je réunis et je répète à dessein ces deux mots, parce que, s'il y a des consciences indulgentes, il y en a d'inexorables, — avait été préparée de loin dans la pièce reçue, ainsi qu'on l'a vu par la scène XII de l'acte premier, qui a été dépouillé de sa chair et de ses muscles à ce point de n'être plus qu'un squelette.

Dans la pièce reçue, comme dans la pièce repré-

sentée, l'acte deuxième se terminait par ces mots de Dumont :

« Allez chez M. Alvarez, et dites-lui que je l'attends. »

Mais le troisième acte commençait et finissait tout autrement.

Le lecteur comparera.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, *seule.*

Elle entre, tenant à la main plusieurs lettres sous enveloppe.

Ils vont se parler! Ils vont se menacer! Ils vont s'insulter! Au bout de cette explication est un duel fatal... Comment l'empêcher? Aux prises avec les sentiments les plus contraires, combattu entre son funeste amour et son ancienne amitié, entre l'ardeur de sa jalousie et le respect du mari, Alvarez, par honneur, refusera de se battre; mais, invoquant son droit d'offensé, Henri l'y contraindra... Il me semble déjà les voir en face l'un de l'autre, avec des pistolets ou des épées à la main... Est-ce que je vais m'évanouir! (*Elle chancelle et s'appuie.*) Allons! allons! de la force... du courage... Ils ne se battront pas... Ils ne peuvent pas se battre... deux anciens amis de vingt ans... Il faut que j'empêche à la fois le duel et le scandale. Je l'empêcherai... oui, je l'empêcherai... Mais cette idée si simple d'étouffer le scandale dans le doute,

comment ne l'ai-je pas eue plus tôt? comment ne l'ai-je pas eue tout de suite? (Scène d'accablement. Elle se lève, s'assied, se relève, se rassied et sonne.)

SCÈNE II.

MATHILDE, LE VALET DE CHAMBRE.

MATHILDE.

Faites porter ces lettres.

LE VALET DE CHAMBRE.

Faut-il attendre les réponses ?

MATHILDE.

Non, qu'on n'en demande pas! Je suis souffrante... Si quelqu'un vient, je n'y suis pour personne... Entendez-vous?... pour personne!

LE VALET DE CHAMBRE.

Si M. Alvarez demandait madame?

MATHILDE.

Vous ne ferez pas d'exception... Vous lui direz que j'ai été subitement indisposée. (Elle sort.)

SCÈNE III.

LE VALET DE CHAMBRE, seul.

Trois lettres à porter tout de suite... Seraient-ce des invitations à dîner? (Il lit les adresses.) *A Madame Norbert...* la mère de madame; *A Madame Clémence Fougy...* sa meilleure amie

et la marraine de mademoiselle Jeanne... *A Monsieur Derval, notaire*... Ah! la mauvaise invention que ces enveloppes gommées... on ne peut plus lire ce qu'il y a dans les lettres... Autrefois, il n'y avait que cela à faire... (Il fait le geste de lettres qu'on entr'ouvre.)

SCÈNE IV.

MADAME LARCEY, LE VALET DE CHAMBRE.

MADAME LARCEY.

. . . .

SCÈNE V.

DUMONT, seul

Réussirai-je?

SCÈNE VI.

ALVAREZ, DUMONT.

ALVAREZ.

Tu m'as fait demander... Qu'as-tu à me dire?

DUMONT.

Deux hommes dans la situation extrême où nous sommes placés l'un vis-à-vis de l'autre ne peuvent empêcher cette situation de tomber dans l'ignominie ou le ridicule qu'en ne se cachant rien... Vous êtes depuis huit ans l'amant de ma femme.

ALVAREZ.

Moi!

DUMONT.

Inutile de le nier... Vous l'avez écrit de votre propre main dans la lettre que j'ai lue et que voici...

ALVAREZ.

Vous l'avez donc interceptée?

DUMONT.

Vous savez bien que je ne reconnais pas à un homme le droit de violer ou de surprendre le secret d'une femme, alors même que cette femme est celle qui porte son nom.

ALVAREZ.

Cette lettre... qui donc, alors, vous l'a remise?

DUMONT.

Mathilde...

ALVAREZ.

Elle!

DUMONT.

Oui, elle-même, et de son propre mouvement.

ALVAREZ.

Elle a eu cette audace!

DUMONT.

Dites cette confiance... Ce n'est pas tout... Vous êtes le père de Jeanne... que je croyais ma fille et que je chérissais...

ALVAREZ.

La loyauté veut que je vous interrompe pour vous dire qu'il n'y a que moi de coupable! Sachez-le! votre femme n'a jamais aimé que vous, et c'est son amour pour vous qui a porté jusqu'à la frénésie mon amour pour elle.

DUMONT.

Qu'importe! Voilà huit ans qu'à mon insu je donne au

monde l'indigne spectacle d'un mari ridicule par l'excès de sa naïveté, ou d'un mari infâme par l'apparence de sa complicité. Et cependant, qu'y avait-il de plus simple? Vous étiez mon ami de collége, vous étiez l'associé de la maison; nos deux noms unis l'un à l'autre formaient la raison sociale et n'en faisaient qu'un seul; je n'avais laissé ignorer à personne le service que vous m'aviez rendu...

ALVAREZ.

Oubliez-le !

DUMONT.

Pour que je puisse l'oublier, ce service me coûte trop cher!

ALVAREZ.

Ce n'était pas un service.

DUMONT.

Qu'était-ce donc ?

ALVAREZ.

En tout cas vous l'avez effacé, puisque votre habileté a doublé, triplé, quadruplé ma fortune.

DUMONT.

Dites que l'association a été heureuse. Je n'en suis pas moins votre obligé.

ALVAREZ.

Vous ne l'êtes pas!

DUMONT.

Il me convient de le demeurer.

ALVAREZ.

En parlant ainsi, où voulez-vous en venir?

DUMONT.

Vous le saurez... Plus le service avait été grand et plus il était ma garantie que vous n'en abuseriez jamais... Vous me

connaissiez! Vous n'ignoriez pas que, si j'étais un mari confiant, je ne serais jamais un mari complaisant... En poussant ma femme à l'oubli d'elle-même... sur quel avenir comptiez-vous donc? — Répondez.

ALVAREZ.

L'amour fait tout oublier.

DUMONT.

L'amour faux... non pas l'amour vrai... L'amour vrai vit des sacrifices qu'il s'impose; l'amour faux, de ceux qu'il exige.

ALVAREZ.

Nous ne sommes pas du même pays, nous ne sentons pas de même.

DUMONT.

Tant pis pour votre pays et tant mieux pour le mien... Il y a de mauvaises excuses qu'un honnête homme ne s'abaisse jamais à donner.

ALVAREZ.

Qu'appelez-vous un honnête homme?

DUMONT.

Ce que vous n'êtes plus.

ALVAREZ, *se levant.*

C'est m'insulter.

DUMONT, *se levant aussi.*

Je pourrais ne pas m'arrêter là... votre lettre que j'ai dans les mains me donnerait le droit de vous tuer... Je pourrais impunément vous étendre mort à mes pieds.

ALVAREZ, *avec calme et dans l'attitude de la résignation.*

Faites-le!

DUMONT.

Non-seulement je ne le ferai pas, mais je me suis dit que je ne vous adresserais aucun reproche.

ALVAREZ.

Pourquoi donc m'avez-vous fait venir ?

DUMONT.

Pour vous demander un conseil.

ALVAREZ.

A moi! un conseil?

DUMONT.

Oui, à vous... un conseil... N'étiez-vous pas mon ami? N'êtes-vous pas encore mon associé?

ALVAREZ.

Ce n'est pas sérieusement que vous parlez ainsi?

DUMONT.

Comment pourrais-je m'y prendre pour ne pas parler sérieusement dans une circonstance aussi sérieuse? Rentrez en vous-même, Alvarez... Si les rôles étaient renversés, si vous étiez à ma place, si je vous eusse rendu un service signalé; si, après vous avoir rendu ce service, j'étais devenu votre associé; si, étant devenu votre associé, j'étais devenu l'amant de votre femme, si j'avais eu d'elle une fille qui, étant la mienne, eût passé pour la vôtre, que feriez-vous?

ALVAREZ.

Ce n'est pas à moi de vous le dire.

DUMONT.

Et pourquoi donc?

ALVAREZ.

Parce que jamais il n'est arrivé à un homme placé dans votre situation de demander à un homme placé dans la mienne ce qu'il avait à faire.

DUMONT.

J'ai le choix entre quatre partis à prendre : une séparation judiciaire suivie d'un duel ; un duel suivi d'une séparation judiciaire ; une séparation sans duel et sans éclat ; un pardon que le monde blâmerait, car il ne le comprendrait pas. De ces quatre partis, lequel dois-je prendre ?

ALVAREZ.

Il y a des situations où l'on ne prend conseil que de soi-même et de sa dignité.

DUMONT.

Si vous ne me le dites pas, j'interpréterai votre silence.

ALVAREZ.

Interprétez-le...

DUMONT.

A ma place, vous m'eussiez traité de misérable, d'infâme... peut-être m'eussiez-vous déjà souffleté, afin de rendre inévitable un duel qui eût été le sceau de la honte imprimée publiquement à la réputation d'une femme et à la destinée d'une enfant... d'une fille ! — Soyez franc, n'est-ce pas là ce que vous eussiez fait ?

ALVAREZ.

Peut-être.

DUMONT.

Eh bien ! c'est ce que je ne ferai pas... Je ne prendrai point quatre témoins pour confidents d'un secret qu'ils ne garderaient pas ; je ne placerai pas l'amant et le mari en face l'un de l'autre, un pistolet ou une épée à la main, pour que la chronique des journaux déborde le lendemain de tous les détails vrais ou faux de ce duel et de ses causes ; et d'ailleurs, si l'un des deux n'était que grièvement blessé, qu'arriverait-il ?

ALVAREZ.

Il y a des duels à mort.

DUMONT.

Les témoins s'y opposent... Si ce n'est pas par humanité, c'est par crainte d'être poursuivis, emprisonnés, condamnés...

ALVAREZ.

Oh! en les choisissant bien...

DUMONT.

On peut se tromper. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir de garantie. Si vous me blessiez sans me tuer, on ne manquerait pas de dire que vous m'avez épargné, et si je vous blessais sans vous tuer, où serait la réparation?

ALVAREZ.

Où serait-elle si vous me tuiez?

DUMONT.

Vous avez raison... Vous tuer ne serait pas une réparation; il n'y a pas de scandale qu'un duel ait jamais étouffé. Aussi ne nous battrons-nous pas; aussi n'aurons-nous à redouter ni les hésitations des témoins, ni les versions des journaux, ni les sévérités des juges.

ALVAREZ.

Alors qu'exigez-vous de moi?

DUMONT.

Je vous l'ai dit.

ALVAREZ.

Mais ce n'est pas un conseil que vous me demandez, — c'est un interrogatoire que vous me faites subir.

DUMONT.

Et quand cela serait?

ALVAREZ.

C'est abuser de l'avantage qu'en cet instant vous avez sur moi...

DUMONT.

N'avez-vous pas abusé du vôtre? Mais non, je n'abuse pas de celui que j'ai... Il ne serait pas juste qu'un homme s'étant conduit comme vous vous êtes conduit en fût qnitte pour un duel qui ferait de lui un héros de roman s'il était blessé, et qui mettrait le comble à tous ses vœux... s'il tuait le mari.

ALVAREZ.

Assez! assez!

DUMONT.

Vous m'écouterez jusqu'à la fin... Oui, qui mettrait le comble à tous ses vœux... je n'exagère rien... car il tiendrait dans sa dépendance la veuve par la mère, et la mère par la fille... Ce que je dis là est-il vrai? (Alvarez courbe la tête.) Enfin, vous courbez la tête! C'est un signe que votre conscience se relève et qu'elle commence à comprendre que ce que vous avez fait est indigne, honteux, irréparable!...

ALVAREZ.

Finissons-en... Vous ne voulez pas vous battre et vous ne voulez pas me tuer... Que voulez-vous donc? Voulez-vous que je parte et que j'imagine un moyen de m'ôter la vie qui puisse être mis sur le compte d'un accident? Si c'est cela que vous voulez, sans oser me le dire, avouez-le!... Je partirai ce soir même, et avant trois jours vos vœux seront comblés sans qu'il m'en coûte un regret, car mon existence est un enfer...

DUMONT.

Aussi ne veux-je pas que vous la quittiez...

ALVAREZ.

Encore une fois, que voulez-vous donc?

DUMONT.

Ce que je veux, le voici : vous me réclamerez soudainement ce soir, par voie légale, vos quatre millions... Vous les rembourser dans le délai de trois jours que vous m'assignerez, ce sera ma ruine!...

ALVAREZ.

Mais à moi, ce sera mon déshonneur!

DUMONT.

Suis-je tenu d'avoir pour votre honneur plus de scrupule que vous n'en avez eu pour le mien? Ah! croyez-vous donc que maintenant je puisse garder un sou de la fortune que j'ai reconquise avec l'argent que vous m'aviez prêté? Entendez-le bien! je veux être ruiné et publiquement ruiné par vous...

ALVAREZ.

Et si je refuse! (Dumont sonne.) Que faites-vous?

DUMONT.

Je sonne.

ALVAREZ.

Pourquoi?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE VALET DE CHAMBRE.

DUMONT, au valet de chambre.

Dites à Jeanne qu'elle vienne. (Le valet de chambre sort.)

SCÈNE VIII.

ALVAREZ, DUMONT.

ALVAREZ.

Jeanne!... Pourquoi faire venir cette enfant?

DUMONT.

Afin que vous l'embrassiez pour la dernière fois... Ne l'aimez-vous donc plus?

ALVAREZ.

Moi! ne plus l'aimer?... C'est ma vie! c'était tout mon avenir!

DUMONT.

Ingrat! comment ne voyez-vous pas que flétrir la réputation de ma femme, c'est flétrir la naissance de votre fille, et que vous immoler, vous, est le seul moyen d'empêcher cette double flétrissure?...

ALVAREZ.

Comment?

DUMONT.

Le monde, en apprenant que vous m'avez ruiné, dira de vous ce que madame Larcey en disait tout à l'heure... Il dira que vous vous êtes vengé de la vertu de la femme par la ruine du mari!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, JEANNE, accourant.

JEANNE.

Mon petit père, tu me demandes... Que me veux-tu?

DUMONT.

Embrasse ton parrain pour le remercier de ce qu'il vient de faire pour toi... (Jeanne embrasse Alvarez, dont l'attitude trahit la plus grande douleur.)

JEANNE.

Mon petit père, qu'est-ce que mon parrain a donc fait pour moi ?

DUMONT.

Tu le sauras plus tard... Maintenant, va dire à ta mère que je l'attends. (Jeanne sort en courant.)

SCÈNE X.

ALVAREZ, DUMONT.

ALVAREZ.

Ingrat !... oui, cela est vrai, je le suis... Infâme, je l'ai été... L'amour m'a égaré, il m'a aveuglé !... il m'a ôté toute conscience, il m'a empêché de voir que je te volais ton bonheur; mais, va !... j'en ai été cruellement puni par la jalousie dont j'ai tant souffert... Tu viens de me désarmer... Tu viens de me vaincre... Henri, si nous nous étions battus et si je t'avais blessé dangereusement... tu me tendrais la main... et tu me pardonnerais... Tu viens de me frapper mortellement au cœur... tends-moi la main... tu ne peux pas me la refuser... (Alvarez saisit la main de Dumont, la porte à ses lèvres et la baigne de larmes.)

DUMONT.

Demain, tous les comptes seront prêts...

ALVAREZ.

Adieu ! adieu pour toujours !... (Il sort en se cachant le visage dans les mains. Tandis qu'il sort par une porte, Jeanne accourt par une porte opposée.)

SCÈNE XI.

DUMONT, JEANNE.

JEANNE, accourant éperdue.

Le feu a pris à la robe de maman... Viens vite! viens vite! Maman va mourir...

DUMONT, s'élançant vers la porte.

Ne sera-ce pas trop tard?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ALVAREZ.

ALVAREZ, à la porte.

Non... les cris de Jeanne, que j'ai entendus, ont sauvé sa mère...

JEANNE, courant se jeter dans les bras d'Alvarez, qui s'éloigne.

Maman ne mourra pas!... Ah! que je t'embrasse...

DUMONT, à lui-même.

Croyant à un duel et voulant le prévenir au prix de sa vie, elle aura imaginé de donner à sa mort les apparences d'un accident qui empêchât de rien dire sur mon honneur... Le sien, devant moi, est dans son repentir; devant le monde, il sera dans ma ruine et ma pauvreté.

Ce dénoûment était peut-être moins rapide que celui qui a été préféré, mais c'était un dénoûment qui laissait subsister dans toute leur dignité et dans toute

leur vérité les trois caractères de Mathilde, de Dumont et d'Alvarez. Il ne les faussait pas, il ne les tronquait pas.

Éclairé, Dumont pouvait pardonner et pardonnait.

Il ne punissait pas sa femme comme une pensionnaire qu'on renvoie à ses parents.

Il ne se vengeait pas petitement d'une flétrissure tombée sur son honneur, dans un instant d'exaltation née d'un sentiment louable, il ne s'en vengeait pas par une flétrissure imprimée de sang-froid au caractère de sa femme qu'il se plaît à avilir aux yeux du monde.

C'était le pardon mérité par le repentir et par un repentir sur la profondeur et la sincérité duquel il ne pouvait y avoir aucun doute.

Dumont, transformé en juge inexorable, ne jetait pas à la face de Mathilde et d'Alvarez ce non-sens aussi vide que sonore :

« Parmi tous les châtiments que je pourrais vous imposer, j'ai choisi le plus infamant. Je vous condamne tous deux à l'ingratitude. »

Dumont ne s'exposait pas à ce qu'Alvarez, redressant sa tête, courbée non sous le poids du remords,

mais sous le coup de l'humiliation, l'interpellât rudement en ces termes :

« Que parlez-vous d'ingratitude? Qu'est-ce que je vous dois? »

Si cette interpellation, découlant d'elle-même, était adressée à Dumont, que répondrait-il? que pourrait-il répondre? Que ferait-il de la parole d'honneur qu'il vient de donner si inconsidérément? Se ferait-il sauter la cervelle, ainsi qu'il vient de le jurer solennellement?

Quel dénoûment!

Voici comment, de l'idéal, qui était le vrai, mon drame est tombé dans le banal, qui est le faux.

Maintenant, le public, que je ne saurais assez remercier de l'excès de sa bienveillance, et la critique, que j'oserai blâmer de l'excès de son indulgence, persisteront-ils à trouver que j'ai eu tort de ne pas me laisser nommer?

Si le nom de mon élagueur, que j'ai vu presque naître, et qui était devenu l'un de mes amis, avait pu s'ajouter au mien, il n'y eût eu de ma part aucun refus de me laisser nommer, mais conjointement avec lui, car, la responsabilité se changeant en solidarité,

chacun eût pris alors la part de ce qui lui appartenait dans l'œuvre commune.

Un paon muait : un geai prit son plumage,
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué...

Entre le rôle de geai et le rôle de paon, j'ai préféré être le paon qui mue que le geai qui se panade. En termes plus simples, j'ai préféré demeurer dans la vérité de mon rôle, de ma situation et de mon caractère.

Assurément je ne dédaigne pas le succès, mais ce que je cherche d'abord et avant lui, c'est le vrai, fidèle à ma devise empruntée à Dante : *Cercando il vero.*

Je crois qu'il y a dans les profondeurs du vrai, mais du vrai sans alliage et sans placage, une foule de situations nouvelles qui seraient éminemment dramatiques, si les auteurs avaient l'audace de les aborder et si les spectateurs cessaient d'avoir pour le théâtre une sévérité qu'ils n'ont pas pour leur miroir.

Une femme qui briserait le miroir indiscret qui aurait eu l'impertinence de lui dénoncer son premier

chevêu blanc ou sa première ride, serait tenue, sous peine d'inconséquence, de briser tous les miroirs qui lui seraient présentés; mais où cela la mènerait-il? Cela empêcherait-il les cheveux blancs et les rides?

Pourquoi donc cette peur du vrai, devenue si générale de notre temps, que si Molière renaissait parmi nous, il est douteux qu'il réussît à faire représenter le *Tartufe*, et plus douteux encore qu'il l'entendît applaudir?

Cependant, si le théâtre peut exercer sur les mœurs et sur les idées d'une société une influence utile, ce n'est qu'à la condition qu'il ne craindra pas de prendre la vérité corps à corps, au risque de commencer par blesser le public, ce souverain perverti par la crainte exagérée de lui déplaire qui énerve tous ses courtisans.

Mais, si la vérité n'existe parmi nous que pour n'être dite à aucun tyran, quel qu'il soit et quelque nom qu'il porte, autant vaut qu'elle reste à pourrir au fond de son puits. L'hypocrisie ne s'en plaindra pas; elle continuera à porter impunément et fièrement sur son front le diadème qu'elle a dérobé à la vertu; la servilité persistera à s'appeler le dévouement, et le succès se persuadera plus que jamais qu'il est le génie.

O public si redouté, c'est toi, en définitive, qui souffres de la terreur que tu causes aux auteurs dramatiques; ils mettent tant de soin à te ménager, à te choyer, à te dorloter, qu'ils finissent par t'endormir et qu'ils ne savent plus comment te réveiller autrement que par le bruit et l'éclat de féeries telles que la *Biche au bois*. Ils te traitent en enfant, ils te montrent de beaux décors, et cela te suffit. Ce que tu veux, c'est qu'on t'amuse. Tu sembles ne plus aller au spectacle que pour oublier et non pour penser.

Ne serait-il pas temps de réagir énergiquement contre cette somnolence orientale que l'usage du tabac n'a pas peu contribué à répandre et à accroître, et qu'il entretient?

Ne serait-il pas temps de mettre le public en face de lui-même et de l'obliger de se regarder et de se scruter?

Il n'y a pas un problème social qui ne renferme un sujet dramatique.

Dans cet ordre d'idées, que *le Supplice d'une femme* n'a pas même effleuré, il y a toute une veine puissante à exploiter.

D'une part, la vérité de convention me paraît épuisée.

D'autre part, ce qu'on nomme le réalisme n'est pas le vrai; il est l'exagération du vrai, il en est l'afféterie.

L'école réaliste, en prenant le nom d'école, s'est elle-même condamnée.

Le vrai n'a pas d'école. Il est simple. Il se rencontre, il ne s'imite pas. Dès qu'il est imité, il n'est plus le vrai.

Le vrai est double.

Le vrai est absolu, le vrai est relatif.

Le vrai selon la nature n'est pas le vrai selon la société, et réciproquement.

On peut les mettre l'un et l'autre aux prises, et de cette lutte tirer de grands effets.

Mais il serait possible que le plus souvent la censure théâtrale ne le permît pas; aussi est-il prudent de s'en tenir au vrai relatif, mine très-abondante encore, quoique moins profonde.

Je prends pour exemple le mariage.

Il y a le mariage dans la société telle qu'elle devrait être. Ce serait le vrai absolu; je le laisse à l'écart et je n'en parle pas.

Il y a le mariage dans la société telle qu'elle est. Là, le vrai relatif peut être fouillé par l'auteur drama-

tique jusqu'aux plus grandes profondeurs sans aucun péril ; car plus on creuse le problème conjugal, et plus on arrive à cette conclusion, que, hors la fidélité réciproque, il n'y a que complication inextricable des situations et avilissement inévitable des caractères. Ce qui a souvent gâté, au théâtre, cette démonstration, ce qui en a souvent terni l'évidence, ce sont les phrases à effet, les phrases sonores et maladroites sous l'épaisseur desquelles la situation disparaît pour ne plus laisser voir que l'auteur transformé en prédicateur hypocrite ou en avocat boursouflé.

Il s'est faufilé dans *le Supplice d'une femme* des phrases que j'avais retranchées et que je désavoue. De ces phrases-là il ne s'en faufilera aucune dans le drame que j'intitulerai *les Deux Sœurs,* si la politique me laisse le loisir de l'écrire après que j'aurai fini le volume qui a pour sujet et pour titre : *du Droit de punir.*

Cette fois, moins défiant de moi-même et de mon inexpérience, le drame ne descendra pas de l'idéal.

Tel que je le comprends, l'idéal, c'est le vrai élevé à sa plus haute puissance, c'est le vrai élevé à la hauteur de l'idée.

ÉMILE DE GIRARDIN.

ACTE PREMIER

LE

SUPPLICE D'UNE FEMME

ACTE PREMIER

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT, UN DOMESTIQUE.

DUMONT, entrant, au domestique.

Dites à madame que je suis rentré. Où est ma fille?

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Jeanne joue dans la galerie.

DUMONT.

Dites-lui de venir.

LE DOMESTIQUE.

Voici Mademoiselle. (Il sort.)

SCÈNE II.

DUMONT, JEANNE.

JEANNE.

Qu'est-ce que tu apportes là, mon petit père?

DUMONT.

Quel jour est-ce aujourd'hui?

JEANNE.

C'est samedi.

DUMONT.

Et demain?

JEANNE.

C'est dimanche.

DUMONT.

Mais de qui est-ce la fête demain?

JEANNE.

De moi!

DUMONT.

De toutes les petites filles qui s'appellent Jeanne, et de tous ceux qui s'appellent Jean.

JEANNE.

Comme mon parrain.

DUMONT.

Eh bien! ton père qui n'oublie pas les dates en sa qualité de banquier, s'est rappelé le 27 décembre, et il est allé chercher des joujoux pour sa fille, à qui il souhaite respectueusement la fête.

JEANNE.

Aujourd'hui?

DUMONT.

Aujourd'hui.

JEANNE.

La veille, alors?

DUMONT.

Comme tu dis.

JEANNE.

Tiens! pourquoi la veille et pas le jour?

DUMONT.

Parce que c'est l'usage.

JEANNE.

Pourquoi est-ce l'usage ?

DUMONT.

Oh ! tu m'en demandes trop long ! Où s'arrêteraient les hommes, s'ils avaient la moitié de la logique qu'ont les enfants?

JEANNE.

Tu ne sais pas?

DUMONT.

Ma petite fille, tu verras dans le monde une foule d'usages de ce genre dont tu feras aussi bien de ne pas demander l'explication, parce qu'on ne pourrait pas te la donner. Pour moi, je crois que cette habitude aura été prise par un papa qui avait hâte de faire plaisir à sa petite fille, et que les autres papas l'auront imité.

JEANNE.

Et c'est une poupée que tu m'apportes?

DUMONT.

Oui.

JEANNE.

Oh! qu'elle est belle, papa, qu'elle est belle! Elle ressemble à madame Larcey. Elle est mieux.

DUMONT.

Je crois bien!... elle ne parle pas!

JEANNE.

Viens que je t'embrasse!

DUMONT.

Es-tu contente?

JEANNE.

Oui, mon petit père!

DUMONT.

Je suis le premier, n'est-ce pas?

JEANNE.

Quel premier?

DUMONT.

Qui te souhaite ta fête aujourd'hui?

JEANNE.

Certainement.

DUMONT.

Alvarez, ton parrain, n'est pas encore arrivé?

JEANNE.

Non. Et qu'est-ce que tu as donné à mes petits pauvres?

DUMONT.

Tiens, voici ce que tu leur donneras toi-même.

JEANNE.

Une, deux, trois... cinq pièces d'or... Alors, ils n'auront plus faim.

DUMONT.

Aujourd'hui.

JEANNE.

Mais demain ?

DUMONT.

Comment faire? La même chose.

JEANNE.

Tous les jours tu me donneras de l'argent pour eux?

DUMONT.

Les jours que tu seras sage.

JEANNE.

Alors, je serai sage tous les jours... Je vais faire manger ma poupée.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MATHILDE.

DUMONT, à Mathilde.

Viens donc jouir de sa joie!

JEANNE, *montrant sa poupée.*

Vois donc, maman, comme elle est belle.

MATHILDE, *un peu froide et distraite.*

Oui, elle est très-belle. — Ta gouvernante t'attend.

JEANNE.

J'aime mieux rester ici.

MATHILDE.

Tu sais bien que cela contrarie miss Brown.

JEANNE.

Mais, maman, c'est ma fête demain, c'est-à-dire aujourd'hui.

DUMONT.

Elle a raison, aujourd'hui la maison est à elle. Va jouer! (*A Mathilde.*) Qu'est-ce que tu as? Toujours soucieuse!

MATHILDE.

Je n'ai rien, mon ami!

DUMONT.

Alors fais comme Jeanne : embrasse-moi! La fille a son joujou, la mère doit avoir le sien.

MATHILDE.

Encore!

DUMONT.

Pourquoi ce mot : encore?

MATHILDE.

Parce que c'est tous les jours un nouveau présent... Les belles perles! les beaux diamants!... Henri, tu veux donc dépouiller pour moi tous les joailliers de Paris? Sais-tu ce que l'on dit autour de nous? On ne dit pas que tu es généreux, on dit que tu es prodigue.

DUMONT.

Qui dit cela?

MATHILDE.

Mes meilleures amies.

DUMONT.

Laisse dire les envieuses!... Est-ce que toutes les perles de la mer et tous les diamants de la terre vaudront jamais le bonheur que tu me donnes? Il n'y a qu'un nuage à ce bonheur : c'est la tristesse que je te vois, et qui augmente chaque jour. Je fais ce que je puis pour la dissiper, mais je n'y réussis guère. Voyons, Mathilde, dis-moi ce que tu as. Que te manque-t-il?

MATHILDE.

Rien, mon ami, rien!...

DUMONT.

As-tu quelque reproche à m'adresser?

MATHILDE.

Aucun! Tu fais tout pour que je sois heureuse... et si...

DUMONT.

Et si?...

MATHILDE.

Et si je n'écoutais que mon cœur...

DUMONT.

Eh bien?

MATHILDE.

Eh bien! je ne devrais pas avoir une minute de tristesse, ni même d'ennui.

DUMONT.

Alors pourquoi donc es-tu triste?

MATHILDE.

Je ne suis pas triste; je suis malade; je suis nerveuse; j'ai des besoins de pleurer sans cause réelle.

DUMONT.

Un voyage te ferait-il du bien? partons.

MATHILDE.

Partir?

DUMONT.

Veux-tu que nous allions passer l'hiver en Italie?

MATHILDE.

Tes affaires?

DUMONT.

Elles n'ont pas absolument besoin de moi... Je verrai... Je m'arrangerai de manière à ce qu'elles ne souffrent pas de mon absence... Et puis, d'ailleurs, est-ce que mes affaires peuvent entrer en balance avec ton plaisir ou ta santé?... Voilà déjà que tu souris : c'est moi qui te redois.

MATHILDE.

Comment ne pas sourire à tant de bonté!

DUMONT.

Dis à tant d'amour! Car je ne t'ai jamais plus aimée. Jeanne et toi, vous êtes les deux anges de ma vie.

MATHILDE.

Eh bien! oui, partons! je voudrais partir.

DUMONT.

Quand tu voudras.

MATHILDE.

Avec toi seul.

DUMONT.

Et Jeanne.

MATHILDE.

Pourquoi emmener cette enfant?

DUMONT.

Pourquoi la laisser derrière nous? elle nous complète.

MATHILDE.

Elle est si jeune!

DUMONT.

Et quelquefois elle t'ennuie!

MATHILDE.

Moi?... Est-ce que jamais?...

DUMONT.

Quelquefois tu es un peu sévère avec elle.

MATHILDE.

Tout le monde la gâte tant!... Il faut bien qu'il y ait une personne qui ne la gâte pas.

DUMONT.

Peut-être as-tu raison. Moi, je ne la vois qu'aux heures où je ne travaille pas, et alors je trouve charmant tout ce qu'elle fait. Lorsqu'on s'est entretenu d'affaires toute la journée, c'est un rayon de soleil que le sourire d'un enfant; tandis que toi, tu la vois incessamment, et je comprends qu'elle te fatigue un peu, mais tu es une trop bonne femme pour ne pas être une bonne mère. Lui en voudrais-tu, malgré toi, de ce qu'elle t'a fait souffrir?... Car en venant au

monde, elle a failli emporter ta vie. Il nous est bien facile à nous autres hommes d'aimer nos enfants : ils ne nous donnent que des joies, quand ils vous font répandre tant de larmes. Pardonne-lui... ce n'est pas sa faute. (Plus bas.) Et puis... il faut toujours pardonner. (Souriant.) Surtout aux innocents. Pourquoi pleures-tu ?

MATHILDE.

Parce que tu vaux mieux que moi... parce que tu as raison. Je suis quelquefois injuste pour Jeanne. Je ne le serai plus, je te le promets. Elle viendra avec nous. Et nous partirons sans rien dire à personne, à personne !

DUMONT.

Comme tu voudras. Mais pourquoi ce mystère ?

MATHILDE.

Afin que ce voyage ait encore plus d'attrait et que rien ne vienne y faire obstacle... Nous passerons deux ou trois mois dans un coin du monde où nul ne nous connaîtra, toi, Jeanne et moi, et alors tu verras comme je serai gaie et comme je redeviendrai ta Mathilde d'autrefois.

DUMONT.

C'est convenu, donnez-moi des arrhes, madame. Souriez encore ; dites-moi que vous m'aimez.

MATHILDE, s'abandonnant.

Est-ce que je pourrai jamais t'aimer assez ? (Au moment où Mathilde va embrasser Dumont, Alvarez entre ; il apporte une caisse qu'il dépose.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALVAREZ.

DUMONT.

Tiens! c'est toi, Alvarez, tu étais là?

ALVAREZ.

J'entrais... je cherche Jeanne. (A Mathilde, qui fait le mouvement de se retirer.) Je vous fais fuir, madame?...

MATHILDE.

Non, monsieur! non!... je sortais parce que j'ai un ordre pressé à donner.

DUMONT.

Pour le bal de Jeanne?

MATHILDE.

Oui. Il a lieu à deux heures, et midi va sonner.

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins MATHILDE.

ALVAREZ.

Miss Brown m'avait dit que Jeanne était ici. Où donc est-elle?

DUMONT.

Elle est là dans le jardin d'hiver... Elle est si occupée de sa poupée nouvelle qu'elle ne t'a pas vu entrer... Comment vas-tu?

ALVAREZ.

Bien! et toi?

DUMONT.

Mieux que jamais.

ALVAREZ.

Et madame Dumont?... Sa santé est bonne?

DUMONT.

Excellente... Je n'ai pas besoin de te demander ce qu'elle renferme, cette énorme caisse... Je parie que c'est aussi une poupée?...

ALVAREZ.

Je ne parie pas, car tu gagnerais. La tienne parle-t-elle?

DUMONT.

Non!

ALVAREZ.

Eh bien! la mienne parle.

DUMONT.

Profond corrupteur!... Est-ce que tu assisteras à la matinée d'enfants?

ALVAREZ.

Oui.

DUMONT.

Tu dînes avec nous?

ALVAREZ.

Certainement.

DUMONT.

Allons, je te laisse avec Jeanne. Je vais savoir ce qu'a fait la Bourse.,. Le sais-tu, toi?

ALVAREZ.

Est-ce que je m'en occupe jamais?... C'est toi qui fais tout, et tu t'en acquittes si bien... Pourquoi m'en mêlerais-je?...

DUMONT.

Il faudra peut-être que tu t'en mêles.

ALVAREZ.

Pourquoi cela?

DUMONT.

Je te le dirai plus tard. (Il sort.)

SCÈNE VI.

ALVAREZ, JEANNE.

ALVAREZ, *appelant*

Jeanne! Jeanne!

JEANNE.

Ah! c'est toi, mon parrain.

ALVAREZ.

Devine ce qu'il y a là-dedans.

JEANNE.

Encore une poupée. (*Dumont s'en va sans rien dire dans l'appartement de sa femme.*)

ALVAREZ, *tout à Jeanne.*

Oui, avec toutes ses toilettes.

JEANNE.

Ah! mon petit parrain, que tu es gentil! elle est plus grande que celle de papa.

ALVAREZ.

Alors, tu l'aimes mieux que la sienne? ..

JEANNE.

Oh! non. J'aime autant celle de papa.

ALVAREZ.

Pourquoi?

JEANNE.

Parce que c'est papa qui me l'a donnée.

ALVAREZ.

Tu l'aimes donc bien, ton papa?

JEANNE.

Oh oui!

ALVAREZ.

Mieux que moi?

JEANNE.

Certainement.

ALVAREZ.

Pour quelle raison?

JEANNE.

Pour la raison que c'est mon papa.

ALVAREZ.

Mais papa, qu'est-ce que ça veut dire?

JEANNE.

Je ne sais pas. Mais, quand je dis papa, il me semble que je ne peux pas dire plus, et qu'il faut que je l'embrasse tout de suite.

ALVAREZ.

Et moi, tu ne m'embrasses pas?

JEANNE.

Si, je t'aime bien, je t'assure; mais après lui et après maman aussi! (S'adressant à sa poupée.) Mademoiselle, êtes-vous sage? vous vous appellerez Fanchette alors.

ALVAREZ.

Qu'est-ce qu'elle a fait, ta maman, hier au soir?

JEANNE.

Elle est restée ici avec papa.

ALVAREZ.

Il n'est venu personne les voir?

JEANNE.

Si, madame de Talveyra est venue.

ALVAREZ.

A quelle heure est-elle partie?

JEANNE.

Je ne sais pas, on m'a couchée à neuf heures.

ALVAREZ.

Tiens, voici encore pour toi.

JEANNE.

Oh! qu'est-ce que c'est?

ALVAREZ.

Un éventail pour le bal.

JEANNE.

Un bal?

ALVAREZ.

Oui, un bal que j'ai prié ta mère de donner ce matin à toutes tes petites amies à l'occasion de ta fête; c'est une surprise.

JEANNE.

Un bal comme celui des petites Talveyra? Oh! quel bonheur! Alors, il faut que l'on me fasse belle tout de suite.

ALVAREZ.

Certainement!

JEANNE.

Je vais aller trouver miss Brown.

ALVAREZ.

Oui, va, va, chère enfant!... Jeanne!

JEANNE.

Quoi?

ALVAREZ.

Embrasse-moi encore... Tu trouveras aussi des bonbons dans l'autre salon.

JEANNE.

Je vais les voir. Et qu'est-ce que tu as donné aux pauvres?...

ALVAREZ.

Rien!

JEANNE.

Papa leur a donné, lui.

ALVAREZ.

Je leur donnerai aussi. (Pendant qu'Alvarez tient Jeanne dans ses bras, madame Larcey entre.)

SCÈNE VII.

ALVAREZ, MADAME LARCEY.

MADAME LARCEY.

Bonjour, mon cher monsieur Dumont. Tiens! c'est vous, monsieur Alvarez! Eh bien! vrai, je vous prenais pour le maître de la maison.

ALVAREZ.

Avant de m'avoir regardé?

MADAME LARCEY.

Oh! du reste, à force de vivre ensemble on finit toujours par se ressembler un peu... C'est comme cette chère enfant, qui vous ressemble autant qu'à son père. Politesse de filleule. Bonjour, petite. (Elle l'embrasse.) Où est ta maman?

JEANNE.

Elle est avec papa... Je vais les chercher.

MADAME LARCEY.

Ne les dérange pas. Je suis ici comme chez moi, une si vieille amie, vieille comme amitié! car, comme âge, Mathilde est une enfant, et comme caractère aussi. J'attendrai avec vous, mon cher monsieur Alvarez, que ces jeunes époux viennent nous retrouver. Deux tourtereaux, n'est-il pas vrai? Quel bel exemple!... et comme il est peu suivi! D'ailleurs, ce ne sera pas la première fois que vous ferez les honneurs de la maison. Ah çà! qu'est-ce que vous devenez? on ne vous voit plus.

ALVAREZ.

Vous viviez dans la retraite.

MADAME LARCEY.

J'étais en deuil, c'était bien le moins; mais mon deuil est

fini de ce matin, Dieu merci!... Autrement, je n'aurais pas eu le plaisir d'inaugurer avec vous ma première robe de couleur. Vous êtes du bal d'enfants, n'est-ce pas?

ALVAREZ.

Comme spectateur.

MADAME LARCEY.

Naturellement. Moi aussi, comme spectatrice; car c'est aujourd'hui ce bal? L'invitation nous a prises de si court, que je venais le demander à Mathilde.

ALVAREZ.

Aujourd'hui!

MADAME LARCEY.

A deux heures?... Comme on gâte les petites filles maintenant! Des enfants de sept ans qui donnent des bals... Est-ce que vous ne trouvez pas ça ridicule?

ALVAREZ.

Je suis le coupable.

MADAME LARCEY.

Alors, c'est ma question qui est déplacée et je la retire; après tout, vous avez raison, il faut bien que les enfants s'amusent. Les chagrins viennent toujours assez vite. Depuis qu'il a été question de ce bal, Adrienne ne se possède pas de joie... elle n'en a pas dormi. Elle aime tant le plaisir! C'est

tout son père. Elle n'a rien de moi. Les filles tiennent des pères. Du reste, Jeanne tient-elle du sien ? Je la connais fort peu.

ALVAREZ.

Elle est comme tous les enfants de son âge... Elle n'a pas encore un caractère bien déterminé, mais elle est bonne, douce, affectueuse.

MADAME LARCEY.

Comme sa mère; vous l'aimez beaucoup?... Jeanne, bien entendu.

ALVAREZ.

J'adore les enfants!

MADAME LARCEY.

Et elle vous aime ?

ALVAREZ.

Comme les enfants aiment ceux qui les gâtent...

MADAME LARCEY.

Elle serait bien ingrate, si elle ne vous aimait pas.

ALVAREZ.

Pourquoi ? madame.

MADAME LARCEY.

Parce que vous la gâtez d'abord, et puis. .

ALVAREZ.

Et puis?...

MADAME LARCEY.

Et puis parce que vous portez bonheur à toute la maison. Elle ne saura jamais tout ce qu'elle vous doit.

ALVAREZ.

Je ne comprends pas.

MADAME LARCEY.

C'est pourtant bien simple. Il y a huit ans, Dumont était dans de mauvaises affaires. N'est-il pas vrai? Vous lui prêtez onze cent mille francs... Ne niez pas! c'est lui qui me l'a dit et avec des transports d'admiration, des effusions de reconnaissance qui font son éloge et le vôtre. Vous le sauvez. Les affaires reprennent, rien ne manquait plus à son bonheur, excepté un enfant qu'il demandait au ciel depuis trois ans de mariage, et que le ciel s'obstinait à lui refuser. Un beau jour, Jeanne vient au monde, tant il est vrai que les grands bonheurs n'arrivent jamais seuls! Au reste, Dumont méritait bien ce bonheur-là!... C'est un si bon mari, n'est-ce pas? Confiant! fidèle à sa femme! fidèle à sa femme! fidèle à sa femme! Voilà de ces choses qu'il faut dire trois fois pour qu'on les croie, et encore ne veut-on pas les croire!... Laborieux! capable! doux comme un enfant, et courageux!... Il l'a bien prouvé aux journées de juin, où il a été si grièvement blessé en tête de sa compagnie... Ah! si j'avais eu un mari comme celui-là!...

ALVAREZ, à Dumont qui entre.

Arrive donc, mon cher Dumont, arrive; nous disions du mal de toi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DUMONT.

DUMONT.

De moi?...

MADAME LARCEY.

Oui, nous disions que vous êtes la perle des maris. Après ce compliment-là, je me sauve.

DUMONT.

Quand j'arrive?

MADAME LARCEY.

Je n'avais que dix minutes à donner ici; c'est M. Alvarez qui vous les a prises, il vous les rendra. Voici la chose en deux mots. J'ai une loge pour ce soir... Vaudeville première... Êtes-vous des miens? Mathilde me dira cela tout à l'heure quand je vais revenir avec Adrienne. M. Alvarez est invité; je suis en retard, je me sauve; à tout à l'heure. Ne me reconduisez pas. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

ALVAREZ, DUMONT.

DUMONT.

Elle est complétement folie.

ALVAREZ.

Si elle n'était que folle! mais elle est méchante...

DUMONT.

Tu te trompes. Elle n'est que médisante au fond.

ALVAREZ.

Dire du mal ou en faire, c'est à peu près la même chose. Crois-moi, madame Dumont a bien tort d'avoir une pareille amie.

DUMONT.

Pour une jeune femme, une amie aussi médisante que madame Larcey en vaut dix des meilleures; c'est un brevet d'honnêteté.

ALVAREZ.

Madame Dumont n'en a pas besoin.

DUMONT.

Sans doute. Je t'ai dit que j'avais à te parler. Voici ce que j'avais à t'apprendre. C'est un secret, promets-moi de ne pas le trahir, et de ne pas m'imiter, car moi je le trahis en te le disant. Mais tu es de la famille; et puis, je ne peux pas faire autrement, puisque tu es mon associé.

ALVAREZ.

De quoi s'agit-il?

DUMONT.

Je pars.

ALVAREZ, avec un mouvement de joie qu'il réprime aussitôt.

Tu pars?

DUMONT.

Cela parait te réjouir?

ALVAREZ.

Mais, oui... je suppose que tu as quelque grande affaire en vue.

DUMONT.

Non.

ALVAREZ.

Comment! il ne s'agit pas d'une affaire?

DUMONT.

Cela t'étonne?

ALVAREZ.

Sans doute; car les affaires, c'est ta vie. Tu pars seul?

DUMONT.

Je ne pars pas seul.

ALVAREZ.

Avec qui pars-tu?

DUMONT.

Avec Mathilde.

ALVAREZ.

Et Jeanne?

DUMONT.

Naturellement. Et comme il faut que quelqu'un surveille les intérêts communs en mon absence, c'est toi qui les surveilleras.

ALVAREZ.

Certainement! certainement!

DUMONT.

Quand je te disais que tu allais avoir quelque chose à faire!

ALVAREZ.

Et ce voyage sera long?

DUMONT.

Cela dépendra de Mathilde.

ALVAREZ.

Et la canse de ce voyage?

DUMONT.

Mathilde est souffrante.

ALVAREZ.

Depuis quand?

DUMONT.

Depuis longtemps déjà.

ALVAREZ.

Tu me disais tout à l'heure qne sa santé était excellente.

DUMONT.

Tu sais, c'est ce qu'on dit toujours.

ALVAREZ.

Et c'est le médecin qui a ordonné?

DUMONT.

C'est moi qui ai offert.

ALVAREZ.

Et elle a accepté?

DUMONT.

Avec joie.

ALVAREZ.

Et quand partez-vous

DUMONT

Dans deux ou trois jours.

ALVAREZ.

Et vous allez?

DUMONT.

Tout droit devant nous, mais du côté du soleil, comme les hirondelles.

ALVAREZ.

Et comme les amoureux.

DUMONT, *lui serrant les mains avec effusion.*

Comme les amoureux, oui, tu ne pouvais pas mieux dire. Cela ne te tente pas? Riche comme tu l'es!... plus de quatre millions!... jeune comme tu l'es, car tu l'es encore... trente-cinq ans... c'est le bel âge pour se marier!... Allons! marie-toi donc.

ALVAREZ.

Pour ma fête.

DUMONT.

Oui! pour ta fête... et pour le bonheur de ta vie!... *(Entre Mathilde.)*

SCÈNE X.

ALVAREZ, DUMONT, MATHILDE.

DUMONT, continuant.

Entre... Je disais à Jean qu'il devait se marier, afin d'être aussi heureux que nous le sommes... Nous tâcherons de lui trouver une femme comme toi! Ce n'est pas aisé, je le sais bien! Mais l'à-peu-près serait encore bon... Allons, prouve-lui qu'il a tort. Moi, je n'ai pas le temps de le convaincre, car d'ici à notre départ je n'aurai plus une minute à perdre... Il sait notre voyage... je le lui ai annoncé... Il ne pouvait pas y avoir de secret pour lui. Adieu!

SCÈNE XI.

ALVAREZ, MATHILDE.

ALVAREZ.

Ainsi, vous partez?

MATHILDE.

Oui!

ALVAREZ.

C'est vous qui avez eu l'idée de ce voyage?

MATHILDE.

Non, c'est Henri qui le désire.

ALVAREZ.

Ne vous ai-je pas priée de ne pas prononcer ce nom d'Henri devant moi?

MATHILDE.

C'est mon mari qui le désire.

ALVAREZ.

Votre mari ?

MATHILDE.

En vérité, je ne sais plus quel nom lui donner quand je vous parle de lui.

ALVAREZ.

Au surplus, appelez-le comme il vous plaira. Je vous défends de le suivre.

MATHILDE.

Vous me le défendez ? de quel droit ?

ALVAREZ.

Vous le savez bien.

MATHILDE.

Je suis malade, Jean ; je vous assure que je le suis et que j'ai besoin de respirer un autre air... Ayez pitié de moi !

ALVAREZ.

Aujourd'hui comme toujours vous n'avez qu'une pensée : m'échapper, m'éconduire, me fermer votre porte, me briser.
(Il saisit une chaise et fait un geste violent.)

MATHILDE.

Que faites-vous !... Si mon mari vous entendait.

ALVAREZ.

Eh bien ! il entendrait ! Tant mieux ! Ce serait le dénoûment d'une situation qui ne saurait se prolonger... Et d'ailleurs, de quoi aurait-il à se plaindre ? Il apprendrait que vous me subissez par terreur et pour conjurer un éclat qui troublerait son repos... Il apprendrait que vous voulez partir parce que vous ne m'aimez plus, si vous m'avez aimé jamais !

MATHILDE.

A qui la faute, si je ne vous aime pas ?

ALVAREZ.

A Henri, que vous aimez, lui!

MATHILDE.

Quand cela serait ?

ALVAREZ, avec colère.

Madame !

MATHILDE.

Monsieur! Puis-je empêcher qu'il ne soit bon autant que vous êtes cruel, noble autant que vous êtes injuste, dévoué autant que vous êtes ingrat? Puis-je m'empêcher de vous comparer l'un à l'autre, de me repentir et de le trouver en tout supérieur à vous, et surtout à moi?

ALVAREZ.

Trop tard. Il fallait faire ces comparaisons il y a sept ans.

MATHILDE.

Hélas! que n'ai-je pu les faire!

ALVAREZ.

Aujourd'hui je vous aime; vous êtes à moi; vous m'avez dit que vous m'aimiez: mensonge ou vérité, je m'en tiens là. Je ne puis plus vivre sans vous, je ne veux pas vous perdre, et je ne vous perdrai pas, je vous en préviens.

MATHILDE.

Que ferez-vous donc?

ALVAREZ.

Ah! vous croyez que j'aurai mis toute ma vie dans un seul amour, que, pendant sept ans, j'aurai subi toutes les tortures, toutes les humiliations de la jalousie, que j'aurai entendu mon enfant, — oui, mon enfant, — appeler un autre

que moi son père? Vous croyez que j'aurai supporté tout cela par amour pour vous et pour Jeanne, et qu'un beau jour il vous suffira de me dire : je pars! et que je vous laisserai partir? Vous vous trompez. Si vous ne trouvez pas le moyen de rester, je vous le ferai trouver, moi.

MATHILDE.

Quel sera-t-il?

ALVAREZ.

J'emmènerai Jeanne.

MATHILDE.

Vous êtes fou.

ALVAREZ.

Non pas. La loi ne sera pas pour moi, mais j'aurai pour moi le scandale, votre déshonneur... Votre mari vous chassera, vous et votre enfant, et il faudra bien alors que vous soyez toutes les deux à moi et à moi seul, car il ne vous restera plus que moi.

MATHILDE.

Mais il n'y a pas de haine qui ne soit préférable à un pareil amour... Deux adversaires prêts à s'égorger ne se tiendraient pas un autre langage.

ALVAREZ.

Ah! je ne suis pas un Genevois... comme Henri, moi. Je n'ai pas appris la vie dans l'*Émile* et le *Vicaire savoyard* ;

je n'ai pas pétri mon âme avec la neige des glaciers; je suis né en pleine Espagne, sous un ciel de feu, et c'est le soleil avec toutes ses ardeurs qui brûle le sang de mes veines. J'aime avec tout mon être, je me donne tout entier, mais je veux qu'on soit tout à moi. Que m'importe votre mari? je le hais!

MATHILDE.

L'homme qui vous appelle son ami?

ALVAREZ.

Tant pis pour lui s'il est aveugle!

MATHILDE.

Vous serrez sa main, vous êtes venu à son secours, vous avez sauvé sa fortune et sa vie.

ALVAREZ.

Pour vous que j'aimais et dont je voulais me faire aimer.

MATHILDE.

Dites-moi alors que je me suis vendue!

ALVAREZ.

Je vous aimais, je vous adorais. Je ne sais pas par quel moyen j'ai pu vous convaincre. Tous les moyens sont bons à celui qui aime. Si j'ai supporté jusqu'à présent cette vie double, c'est que j'ai cru que vous m'aimiez, et que vous subissiez comme moi un esclavage social. Mais, du moment

que vous aimez cet homme, il n'est plus que mon ennemi, mon rival, et je le tuerai s'il le faut.

MATHILDE.

Le crime après la honte, il ne manquait plus que cela. Écoutez... Si vous commettiez une pareille infamie, je m'estimerais tellement au-dessus de vous, si déshonorée que je fusse, que non-seulement je ne vous appartiendrais pas, mais que vous ne me verriez plus. Respectez, protégez même les jours de mon mari! Car, veuve par vous, veuve encore malgré vous-même, j'entrerais dans un couvent avec ma fille, — qui est ma fille au moins et que l'on ne peut pas me disputer. — Elle ne serait plus qu'à moi seule, et ce serait à moi de la garantir contre vos fureurs. Cette innocente enfant dont vous avez fait votre espion, que vous questionnez à chaque minute, et qui vous fournit, la pauvre petite, sans le savoir, les prétextes pour torturer sa mère, vous me forcez à rougir devant elle, à la craindre, à redouter sa présence, à la chasser, car je ne puis la voir sans me rappeler combien je suis coupable. Vous parlez de vos tortures!... En est-il de comparables aux miennes? Quelle existence m'avez-vous faite! et combien de fois n'ai-je pas songé à mourir pour y échapper à tout jamais! Depuis sept ans, pas un jour sans une scène comme celle-ci. Vous me déshonorez dans mon époux, dans mon enfant, dans mes souvenirs, dans mon sommeil. A lui par devoir, — à vous par crainte, — rien de moi n'est plus à moi, et l'amour, amour d'épouse, amour d'amante, amour de mère, n'est plus que

sacrilége, mensonge et ignominie, et vous voulez que je vous aime!

ALVAREZ.

Ah!

MATHILDE.

Faites ce que bon vous semblera : menacez, déshonorez, tuez... Grâce à Dieu! il me reste la mort, que vous ne pouvez pas me prendre.

ALVAREZ, fondant en larmes et suppliant.

Mathilde! Mathilde! pardonne-moi, je t'aime... voilà mon crime, je t'aime au-dessus de tout. Mais je ne sais pas t'aimer... je te fais souffrir... tu as raison. Mais je souffre tant... pardonne-moi... je ne me plaindrai plus... j'accepterai tout. Oui, cet homme vaut mieux que moi, c'est cela qui me désespère. Mais ne l'aime pas, je t'en supplie... tu ne sais pas jusqu'où peuvent aller les transports d'un amour aiguisé par l'humiliation de sentir qu'il n'est pas partagé!... Dis-moi seulement une fois que tu m'aimes, que tu m'as aimé... que tu m'aimeras encore... Donne-moi une preuve de tendresse... ne pars pas! Et je deviendrai confiant comme Henri! doux comme Henri! bon comme Henri! Tu n'auras plus rien à redouter de moi! Je me tiendrai dans l'ombre, je ne ferai aucun éclat. Tiens... je pleure, Mathilde... je suis à genoux... Ne pars pas encore demain... plus tard... dans un mois... dans huit jours... tu ne peux pas me refuser cela.

MATHILDE.

Relevez-vous.

ALVAREZ.

Promets-moi ne de pas partir...

MATHILDE.

Eh bien! je ne partirai pas.

ALVAREZ.

Comment feras-tu ?

MATHILDE.

Je n'en sais rien... je chercherai... je trouverai ce qu'il faudra. Mais, au nom du ciel, relevez-vous, partez!

ALVAREZ.

Dis-moi que tu m'aimes!

MATHILDE.

Eh bien! oui, je vous aime!

ALVAREZ.

Oh! Mathilde, que je suis heureux! (Il sort.)

SCÈNE X.

MATHILDE, *seule.*

Ah! mon Dieu! quel supplice!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME LARCEY, MATHILDE.

MADAME LARCEY.

Bonjour, chère, comment allez-vous? Sans reproche, c'est la seconde fois d'aujourd'hui. Eh bien, vous avez donc improvisé une matinée d'enfants?

MATHILDE.

Mon Dieu! oui. Cela s'est arrangé l'autre jour... une idée...

MADAME LARCEY.

Une idée de M. Alvarez... c'est lui qui me l'a dit... Est-ce qu'il a été indiscret?

MATHILDE.

En aucune façon... Où donc est Adrienne?

MADAME LARCEY.

Jeanne l'a arrêtée au passage et l'a retenue. Jeanne retient tous les enfants qui entrent, et leur fait une distribution royale de jouets. Elle a donné à ma fille un chat qui joue de la mandoline. Les marchands de jouets ne savent plus qu'inventer.

MATHILDE.

Est-ce qu'il y a déjà beaucoup de danseuses d'arrivées?

MADAME LARCEY.

Elles arrivent toutes ensemble. C'est moi qui vous renseigne sur ce qui se passe chez vous!

MATHILDE.

J'ai été retardée... mais me voici prête à remplir mes devoirs de maîtresse de maison.

MADAME LARCEY.

Un instant! M. Dumont est là qui vous remplace. Laissez-moi le temps de vous dire que vous êtes charmante. Qui est-ce qui vous habille?... toujours madame Valentin?

MATHILDE.

Oui.

MADAME LARCEY.

Elle a du goût, je crois que je reviendrai à elle. Moi, c'est Stokley qui m'habille... Il habille bien... mais c'est un homme, c'est toujours un peu embarrassant. Du reste, il a tant de goût et ses vêtements ont tant d'ampleur! Je ne connais que ses notes, je veux dire ses prix, qui leur soient comparables. Au contraire, elles sont d'une simplicité, ses notes : une robe rose, 1,200 francs, une robe blanche, 1,500 francs... Il me rappelle les aubergistes espagnols qui ne vous donnent jamais le détail de votre dépense, mais qui, au moment de votre départ, vous remettent un petit morceau de papier avec ce seul mot : Total, tant. Ah! il m'a montré une robe grise, Stokley, tout à l'heure, qui est une merveille. Il me croyait encore en deuil. Je lui ai dit : Pourquoi ne m'avez-vous pas montré cette étoffe-là il y a un mois? Mais, il y a un mois, elle n'était pas parue; elle arrive de Lyon.

MATHILDE.

Ce sera pour votre prochain deuil.

MADAME LARCEY.

Dieu vous entende! J'ai une tante pour qui j'en ferais bien la dépense : huit cent mille francs d'héritage! Ce que j'en dis n'est pas pour moi. Une veuve n'a pas besoin de luxe. C'est pour ma fille, que j'aurai à établir dans dix ans!...

MATHILDE.

Vous y songez déjà?

MADAME LARCEY.

Il le faut bien... Ah! que vous êtes heureuse, vous, ma chère, d'abord d'avoir votre mari! car on rit de ces choses-là, mais on ne sait pas combien ça manque, un mari. Tant qu'on a le sien, on se figure qu'on pourrait s'en passer, et quand on ne l'a plus, on ne sait comment s'y prendre. Et puis, quel pavillon, ma chère! comme tous les autres bâtiments vous saluent!... quel respect, et comme on entre carrément dans tous les ports étrangers! Du reste, vous, vous avez une perle enchâssée dans des millions... Votre mari vous donne ce que vous voulez, il vous aime pour vous, il vous laisse libre et maîtresse de toutes vos actions; il n'a pas plus l'air de se soucier de l'opinion du monde que si elle n'existait pas...

MATHILDE.

Et pourquoi s'en soucierait-il? Il n'a rien à en redouter.

MADAME LARCEY.

Personnellement... rien!

MATHILDE.

Achevez donc.

MADAME LARCEY.

Mon Dieu! ma chère, est-ce que tout le monde ne jase pas sur toutes les femmes, celles qui sont élégantes et celles qui ne le sont pas? celles qui sont jeunes et celles qui ne le

sont plus? Il n'y a que les laides qui voudraient bien qu'on parlât d'elles, mais personne ne leur en fait la charité.

MATHILDE.

Cela veut dire qu'on parle de moi. Et que dit le monde?

MADAME LARCEY.

Rien de positif.

MATHILDE.

Cependant...

MADAME LARCEY.

Voyons, Mathilde. Il y a quelqu'un, n'est-il pas vrai, qui ne vous quitte pas plus que votre ombre? Vous n'entrez pas à l'Opéra ou aux Italiens qu'il ne vous accompagne. Si vous allez à quelque petit théâtre, dans le fond de votre loge et par-dessus votre épaule, qui est-on sûr d'apercevoir? M. Alvarez...

MATHILDE.

M. Alvarez...

MADAME LARCEY.

Chère amie, si vous vous troublez, je m'arrête

MATHILDE.

Je ne me trouble pas.

MADAME LARCEY.

Non... mais défiez-vous de ces mouvements qu'on peut prendre pour de l'émotion.

MATHILDE.

Je ne suis pas émue. je ne suis qu'intriguée.

MADAME LARCEY.

A la bonne heure... Franchement, puisque le mot est dit, M. Alvarez est trop souvent avec vous.

MATHILDE.

C'est l'associé de mon mari.

MADAME LARCEY.

Précisément.

MATHILDE.

Léonie !...

MADAME LARCEY.

Ce n'est pas moi qui parle ; je répète, voilà tout. Eh bien ! M. Alvarez, ce n'est pas sa faute, évidemment ; mais il est trop brun, il fait dans la maison une tache noire qui tire l'œil. Tranchons le mot, il est compromettant. On le voit trop et trop souvent avec vous. Croyez-moi, ma chère Mathilde, espacez-le... Vous voyez, au ton dont je vous parle de lui, que je n'ajoute aucune foi aux propos du monde.

MATHILDE.

Et vous faites bien.

MADAME LARCEY.

Une idée! mariez-le. Il y a tant de jeunes filles prêtes à se passionner pour une belle chevelure et des yeux brillants!...

MATHILDE.

Je n'ai aucun droit sur M. Alvarez, et je ne puis faire ni qu'il se marie, ni qu'il ne se marie pas...

MADAME LARCEY.

Tant pis... parce que cela répondrait à tout, et qu'il serait temps de répondre.

MATHILDE.

Expliquez-vous clairement, je vous en prie.

MADAME LARCEY.

Eh bien! chère amie, vous aviez une femme de chambre, Zoé... une petite peste à mettre au lazaret... Et avez-vous été assez bonne pour cette fille-là!... Vous avez été forcée de la mettre à la porte, cependant.

MATHILDE.

Elle était impertinente.

MADAME LARCEY.

Je ne dis pas non... et cependant vous avez eu tort... Il valait mieux paraître distraite et ne pas entendre.

MATHILDE.

Parce que?...

MADAME LARCEY.

Parce qu'elle a parlé.

MATHILDE.

Parlé... je ne comprends pas.

MADAME LARCEY.

Voici ce qui est arrivé : elle est allée se présenter chez madame de Berteux, votre ennemie intime, dont le mari est aussi bavard et aussi médisant que sa femme. Savez-vous comment ils l'ont surnommé au cercle, ce grand Berteux? Ils l'appellent la portière du couvent. Donc, madame de Berteux a pris votre Zoé à son service, et dès le lendemain, naturellement, elle l'a questionnée sur vous et l'a fait jaser.

MATHILDE.

Zoé n'avait rien à dire.

MADAME LARCEY.

Mais elle a dit... elle a inventé, j'en suis sûre. Malheureu-

sement elle a inventé des détails si précis, qu'ils ont l'air de la vérité même, pour qui aime le scandale.

MATHILDE.

Et madame de Berteux a pu croire une pareille fille?

MADAME LARCEY.

Elle s'en est bien gardée; elle a mis Zoé à la porte, en lui disant qu'elle était une infâme créature, qui calomniait odieusement son ancienne maîtresse, et que jamais elle ne prendrait à son service une semblable vipère. Zoé, fondant en larmes, a juré qu'elle n'avait rien dit dont elle ne pût donner les preuves.

MATHILDE.

Des preuves!...

MADAME LARCEY.

Elle n'en a pas. C'est ce que j'ai déjà répondu. En attendant, sortez de chez moi! s'est écriée madame de Berteux avec ce grand air théâtral que vous lui connaissez, et en attendant, elle joue l'indignation partout où elle va. Berteux, de son côté, colporte l'histoire de cercle en cercle... Pauvre amie, vous êtes toute pâle. Je ne vous demande pas de confidences, je vous donne un avis. Allez au-devant du scandale, soit en capitonnant un peu votre mari, pour qu'il ne sente pas le choc, soit en éloignant M. Alvarez. S'il refuse de se marier, mettez-vous en règle avec le monde, c'est tout ce qu'on vous demande... c'est tout ce qu'il faut pour vos amis...

et d'ailleurs, il n'y a pas un homme qui vaille la peine que nous nous compromettions pour lui... et celui qui me compromettra sera bien fin...

MATHILDE.

J'accepterai la lutte avec le monde, je prouverai...

MADAME LARCEY.

Ne luttez pas, chère amie... Cédez, vivez en paix avec la médisance, c'est moins dangereux que de vivre en guerre avec la calomnie... voyez-vous. Nous ne songions plus à notre bal, et c'est lui qui vient nous chercher...

SCÈNE II.

LES MÊMES, UNE BANDE D'ENFANTS, avec Jeanne en tête, entre en dansant le galop, et sort par une autre porte.

JEANNE est venue embrasser sa mère et lui dit tout bas.

Maman, voici une lettre pour toi.

MATHILDE.

Qui te l'a remise?

JEANNE.

C'est mon parrain, qui n'a fait qu'entrer dans le salon, et qui m'a dit : Va donner ça tout de suite à ta maman, c'est une surprise.

MATHILDE.

Merci, chère enfant, va danser. (Jeanne va rejoindre ses compagnes.)

SCÈNE III.

MATHILDE, MADAME LARCEY.

MADAME LARCEY, à Mathilde, qui se disposait à cacher la lettre, croyant qu'elle n'avait pas été vue.

Lisez votre lettre, chère amie, lisez votre lettre!

MATHILDE.

Vous permettez?...

MADAME LARCEY.

Assurément. (Mathilde ouvre la lettre et paraît troublée.) Que vous arrive-t-il?

MATHILDE.

Rien!

MADAME LARCEY.

Vous paraissez émue.

MATHILDE.

Une contrariété, en effet.

MADAME LARCEY.

Puis-je vous être bonne en quelque chose? disposez de moi...

MATHILDE.

Non, merci. Seulement, il faut que j'écrive quelques mots.

MADAME LARCEY.

Faites! faites! Moi, je vais voir danser les enfants. A tout à l'heure, n'est-ce pas?

MATHILDE.

Certainement... A tout à l'heure!...

MADAME LARCEY.

A tout à l'heure!

SCÈNE IV.

MATHILDE, seule; elle tombe demi-évanouie sur un fauteuil.

Que vais-je devenir? (Elle lit.) « Votre misérable Zoé s'est « tenu parole. Au moment où je vous écris, notre secret « court de bouche en bouche; ce soir, ce ne sera plus « un secret pour votre mari. Mathilde, il n'y a plus une « minute à perdre, il faut fuir! La fatalité que je bénis vous « oblige à être encore plus à moi que je n'espérais. Trou- « vez-vous à huit heures au chemin de fer du Nord avec

« Jeanne. Ne vous préoccupez d'aucun détail, j'ai tout « prévu. Ah! Mathilde! vivre ensemble, tous les trois, « quel bonheur! » (Après une pause.) Quelle honte! Cette fois, comme toujours, il ne pense qu'à lui!... Amour! égoïsme du cœur, sois maudit! Que faire? Si c'était un piége qu'il me tend pour me forcer de le suivre? Mais non! Cette femme ne m'a laissé aucun doute, je suis perdue ou je vais l'être. Avec quel art elle me torturait! Amitié, tu es donc un vain mot comme l'amour! A qui demander conseil? A ma mère, la sainte femme qui n'a connu que le bien toute sa vie?... Où trouverait-elle les ressources du mal?... A mon père?... Il mourra de honte devant cet aveu. Mentir, alors, mentir encore, toujours mentir. Ah! mourir, c'est bien plus simple et bien plus loyal! Mourir? comment mourir?... ma mort ne m'appartient pas plus que ma vie. Je peux faire croire à un accident pour sauver mon honneur, pour être pleurée de ceux qui m'aiment. Ces larmes seront mon dernier larcin. Oui, je puis monter à cheval, me faire briser la tête sur le pavé d'une route. Quelle mort! Je suis lâche! je n'oserai pas. Mon Dieu, que devenir! (Elle pleure.) Est-ce bien moi qui en suis là? Quand je me rappelle mon enfance si calme et si gaie... O mes rêves! où êtes-vous? Comment me suis-je perdue? Regarde où tu en es venue, malheureuse! Quelle fange autour de toi! Eh bien, que cherches-tu? Va jusqu'au bout de ta destinée; cet homme, ton amant, a raison. La fuite est ta seule ressource, ta seule excuse, même. On dira que tu n'as pas pu résister à ton amour... D'autres femmes t'envieront, un poëte te chantera. On par-

lera de toi dans la grande ville, tu seras célèbre... Les valets se jetteront ton histoire avec des éclats de rire dans les antichambres de tes amis; ils diront qu'ils la savaient depuis longtemps, ils la savent peut-être... Et toi, tu vieilliras là-bas, en Italie, héroïne de roman, au bord de quelque lac, éternellement rivée à ta faute. Soit, partons! (S'arrêtant.) Jamais!...

SCÈNE V.

DUMONT, MATHILDE.

On entend la musique de la danse des enfants.

DUMONT, entrant.

C'est ainsi que tu présides au goûter de la bande joyeuse? Heureusement que Jeanne s'en acquitte à merveille. Elle le prend au sérieux; c'est à mourir de rire. Adrienne est gentille aussi, mais quelle différence avec Jeanne! Du reste, entre nous, il n'y a pas d'enfant qui la vaille. Qu'est-ce que tu as? En effet, madame Larcey m'a dit que tu avais reçu une lettre qui t'avait contrariée. Que t'arrive-t-il?...

MATHILDE, regardant Dumont avec les yeux hagards, et comme si elle ne pouvait résister à la pensée qui lui vient.

Henri!...

DUMONT.

Tu m'effrayes. Pourquoi me regardes-tu ainsi? Ta mère est morte? Où est cette lettre? (Mathilde la lui donne. — Après avoir

la.) L'écriture d'Alvarez! qu'est-ce que cela signifie? C'est à toi que cette lettre est adressée?

MATHILDE.

Oui!

DUMONT.

Voyons! je ne comprends plus. Alvarez... Cette lettre dit vrai?

MATHILDE, épuisée et chancelante.

Oui!

DUMONT, avec explosion, en levant le bras comme pour la tuer.

Misérable!... (Il s'arrête au moment de la frapper, s'éloigne, et passant les mains sur son front comme pour retenir sa pensée.) Je vais devenir fou, je le sens... pardon... C'est bien... Adieu!

MATHILDE, suppliante.

Henri!...

DUMONT.

Vous avez bien fait d'avouer... il vaut mieux dire la vérité dans ces cas-là; mais vous auriez pu attendre encore un peu, par pitié... Je ne vous ai rien fait, moi... On laisse leurs illusions aux gens qui n'ont pas autre chose. Mais vous n'aviez pas de temps à perdre, vous étiez pressée, il vous attendait, il vous attend... Eh bien! qu'est-ce que vous me voulez? pourquoi êtes-vous là? Vous êtes libre, partez! Il fallait partir sans me rien dire, c'était bien plus simple. Et

moi, qui n'ai rien vu, rien soupçonné! Je ne méritais pas mieux, j'étais trop bête; mais, après tout, il m'avait rendu un service, il m'avait prêté de l'argent; il m'a pris ma femme, c'est bien naturel. Et il veut que vous emmeniez Jeanne! il veut me reprendre mon enfant! C'est trop. Mais pourquoi me faites-vous cet aveu?

MATHILDE, *qui étouffe.*

Parce que j'espérais que vous me tueriez, n'ayant pas le courage de me tuer moi-même.

DUMONT.

Pourquoi voulez-vous mourir?

MATHILDE.

Parce que je suis la plus malheureuse des femmes.

DUMONT.

Malheureuse! En quoi? On vous aime, vous aimez, il faut vivre!...

MATHILDE.

Je ne l'aime pas!

DUMONT.

Vous ne l'aimez pas! Quelle femme êtes vous donc?

MATHILDE.

Je vous dirais qu'au fond de l'âme, je n'ai jamais aimé

que vous, vous ne le croiriez pas. Et cependant, je n'ai pas autre chose à vous dire, et je ne vous le répète pas pour que vous le croyiez, je vous le répète parce que c'est la vérité la plus vraie. Voilà pourquoi je vous ai fait cet aveu... Ordonnez quoi que ce soit, je m'y soumets d'avance, pourvu que je ne subisse plus ce martyre, ce châtiment plus effroyable que tous ceux que vous pourriez inventer. Voulez-vous que je meure pour vous faire libre, pour que vous puissiez en aimer une autre, et lui donner votre nom que je n'ai pas respecté? Je vous fournirai toutes les preuves. Jugez-moi, tuez-moi, faites de moi tout ce qu'il vous plaira, je vous bénirai, quoi qu'il arrive.

DUMONT.

Et depuis quand êtes-vous tombée si bas?...

MATHILDE.

Depuis le jour où j'ai cru qu'il vous sauvait.

DUMONT.

Depuis sept ans!... Alors, Jeanne?... (Mathilde baisse la tête, la cache dans ses mains sans répondre.) Eh bien, relevez-vous, madame; c'est tout, il n'y a plus rien à me dire?...

MATHILDE.

Qu'ordonnez-vous?

DUMONT.

Faites tout ce que vous voudrez, madame; prenez votre enfant, allez-vous-en : je ne vous connais pas.

MATHILDE.

Adieu! (Elle se lève et fait un pas.)

DUMONT.

Où allez-vous?... Je vous défends de mourir

MATHILDE.

Pourquoi?

DUMONT.

Parce qu'il y a assez de crimes déjà dans le passé, et que votre fille a besoin de vous. Ce n'est pas moi qui l'élèverai, n'est-ce pas? et son père peut mourir d'un moment à l'autre.

MATHILDE.

Henri, vous allez vous battre?...

DUMONT.

Que vous importe?

MATHILDE.

Au nom du ciel, n'exposez pas vos jours pour moi

DUMONT.

Ainsi, pendant sept ans, vous m'avez menti tous les jours,

à toute heure, à toute minute, et je n'ai rien vu! Et vous jouiez la tendresse avec moi! Et je ne vous ai pas étouffée au milieu de ces embrassements que je prenais pour de l'amour!... Misérable! Et je vous ai vue rougir quand le hasard vous mettait en contact, à la promenade ou au spectacle, avec quelque fille compromise! Et je croyais que c'était d'elle que votre pudeur rougissait! C'était de vous, n'est-ce pas? La faim et la misère sont des excuses; quelles sont les vôtres?...

MATHILDE.

Je n'en ai pas.

DUMONT.

Essayez donc d'en trouver une, au moins!...

MATHILDE.

Je n'en veux pas avoir. Je ne vous mentais pas, je vous aimais... je vous aime!

DUMONT.

Assez, madame, relevez-vous. Cette comédie est inutile. Rentrez dans votre appartement, et attendez mes ordres.

MATHILDE.

Qu'allez-vous faire de moi?

DUMONT.

Est-ce que je le sais? Allez! madame, allez! Essuyez vos yeux pour vos valets.

JEANNE, entrant.

Ah ! maman, comme je m'amuse !...

MATHILDE.

Va-t'en, Jeanne ! va-t'en !

JEANNE.

Tu me renvoies toujours. Je suis pourtant bien sage ; n'est-ce pas, papa ?

DUMONT.

Emmenez cette enfant !

JEANNE.

Qu'est-ce que papa a donc, pourquoi ne m'embrasse-t-il pas ?

DUMONT.

Emmenez cette enfant !

JEANNE.

Papa ! papa ! mon petit papa !

DUMONT, prenant Jeanne par le bras et la poussant rudement vers sa mère.

Emmenez cette enfant, vous dis-je ?

JEANNE.

Papa m'a fait du mal le jour de ma fête, et quand je voulais l'embrasser.

DUMONT.

Reste, Jeanne! Rentrez, madame. (Mathilde sort en chancelant.)

SCÈNE VI.

DUMONT, JEANNE.

DUMONT, avec une émotion croissante.

Viens, Jeanne! Je te demande pardon, Jeanne.

JEANNE, voulant l'embrasser.

Je te pardonne!

DUMONT, à genoux devant elle qui est sur le canapé.

Et si jamais je t'ai fait du mal avant ce jour, pardonne-moi encore, je n'en avais pas le droit.

JEANNE.

Tu ne m'as jamais fait de mal, mon petit père!

DUMONT.

Ne m'appelle plus ton père.

JEANNE.

Comment faut-il t'appeler?

DUMONT.

Appelle-moi ton ami. (Ne pouvant plus se contenir, et tombant la

tête sur les genoux de Jeanne en fondant en larmes.] Ah! ma pauvre enfant, que je suis malheureux!

JEANNE, avec une sorte d'effroi.

Qu'est-ce qu'il y a? (Elle prend son mouchoir et essuie les yeux de Dumont.) Il ne faut pas pleurer, mon petit papa! Les hommes, ça ne pleure pas : c'est bon pour les petites filles.

DUMONT.

Tu as raison. (Il sonne.) Va jouer. (Au domestique.) Allez chez M. Alvarez, et dites-lui que je l'attends.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME LARCEY, UN DOMESTIQUE.

MADAME LARCEY, à elle-même.

Personne!... Ni elle... ni lui... ni lui... ni elle... On ne l'aura pas vue un instant dans son bal... A qui dit-on adieu dans cette maison... quand on s'en va?... Qu'est-ce qui se passe?... (Elle sonne.) Cette lettre sans doute... Il faut pourtant que je sache ce qu'elle contenait... Cela sent le mystère céans... (Au domestique qui entre.) Mathilde n'est pas là?...

LE DOMESTIQUE.

Madame s'est trouvée subitement indisposée. Elle est rentrée chez elle, et elle a donné ordre de ne recevoir personne.

MADAME LARCEY.

Et M. Dumont ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur était là il n'y a qu'un moment avec mademoiselle Jeanne. Il n'est pas sorti, car il a fait prier M. Alvarez de venir tout de suite. Voici Monsieur.

SCÈNE II.

MADAME LARCEY, DUMONT.

MADAME LARCEY.

Je vous cherchais, vous ou Mathilde, pour vous faire mes adieux...

DUMONT.

Excusez madame Dumont, une affaire imprévue l'a forcée de rentrer un instant chez elle.

MADAME LARCEY.

Cette lettre sans doute ?...

DUMONT.

Oui... cette lettre...

MADAME LARCEY.

Une mauvaise nouvelle ?...

DUMONT, affirmativement.

Une mauvaise nouvelle, en effet.

MADAME LARCEY.

Qui n'intéresse qu'elle?

DUMONT.

Qui m'intéresse et qui vous intéresse aussi, chère madame, par contre-coup.

MADAME LARCEY.

Moi?

DUMONT.

Vous! Voilà même pourquoi je suis resté dans mon cabinet. J'avais des papiers à vous rendre avant votre départ, et il me fallait les mettre en ordre.

MADAME LARCEY.

Quels papiers?

DUMONT.

Vous êtes notre amie, n'est-ce pas?

MADAME LARCEY.

Vous en êtes bien convaincu, je pense.

DUMONT.

Nous sommes aussi vos amis, et nous ne voudrions pas vous entrainer dans le malheur qui nous frappe.

MADAME LARCEY.

Expliquez-vous.

DUMONT.

Je vous dois une explication en effet; c'est le banquier qui va vous la donner, et qui réclame de vous la discrétion la plus grande, au moins pendant quelques jours.

MADAME LARCEY.

Éternellement, s'il le faut.

DUMONT.

Je ne vous demande pas tant. Vous savez, chère madame, quel service m'a rendu jadis... mon ami... Alvarez?

MADAME LARCEY.

Oui.

DUMONT.

C'est grâce à lui que j'ai pu rétablir mes affaires.

MADAME LARCEY.

Je le sais.

DUMONT.

Depuis cette époque... je suis à la tête d'une des premières maisons de banque de Paris, le dépositaire et le metteur en œuvre de quelques grandes fortunes, parmi lesquelles je compte la vôtre.

MADAME LARCEY, déjà inquiète.

Ou du moins une partie de la mienne... Eh bien ?

DUMONT.

Eh bien, notre société est dissoute et va se liquider.

MADAME LARCEY.

Se liquider! Oh! mon Dieu!

DUMONT.

Les affaires étaient bonnes. Mais M. Alvarez a besoin tout à coup de tous ses fonds.

MADAME LARCEY.

Qui se montent ?

DUMONT.

A quatre ou cinq millions aujourd'hui.

MADAME LARCEY.

Alors ?

DUMONT.

Alors, je les lui rends; mais il me faut pour cela faire de très-grands sacrifices... Je vais vendre mes propriétés du Berry, mes tableaux, mon hôtel... Je suis ruiné, en un mot, car je ne m'attendais pas à cette réclamation.

MADAME LARCEY.

Vous n'aviez pas d'acte de société, ou bien l'acte n'était pas en règle?...

DUMONT.

L'acte était en règle, car le cas avait été prévu. Chacun de nous deux gardait sa liberté... Nous étions moins des associés que des amis.

MADAME LARCEY, de plus en plus inquiète.

Et vos clients?

DUMONT.

Rassurez-vous, ils ne perdront rien. Votre compte est le premier que j'aie voulu arrêter. Voici un bon sur la Banque avec lequel, chère madame, vous pourrez toucher la somme qui vous revient.

MADAME LARCEY, respirant.

Tout entière? Ah! vous êtes un honnête homme!

DUMONT.

Je n'en ai jamais douté, chère madame, mais je n'en suis pas moins heureux que vous me le confirmiez.

MADAME LARCEY.

Et à quoi attribuez-vous ce besoin d'argent subit chez M. Alvarez?

DUMONT.

A un besoin d'argent.

MADAME LARCEY.

Il eût pu mettre plus de formes à cette réclamation.

DUMONT.

Il n'en a pas mis davantage à m'obliger. C'est un homme de premier mouvement. Il faut le prendre comme il est.

MADAME LARCEY.

Vous ne lui en voulez pas?

DUMONT.

Je n'en veux jamais à personne...

MADAME LARCEY.

Mais il sait qu'il vous ruine?

DUMONT.

Il doit le supposer...

MADAME LARCEY.

Et Mathilde, que dit-elle de cela?

DUMONT.

Elle se résigne... C'est elle qu'il a chargée de cette communication... inattendue... C'était le contenu de cette lettre qui l'a tant troublée.

MADAME LARCEY.

Monsieur Dumont!

DUMONT.

Madame?

ADAME LARCEY.

Votre femme est un ange! Il faut que vous me pardonniez, et elle aussi...

DUMONT.

Quoi donc?

MADAME LARCEY.

Je l'ai presque calomniée.

DUMONT.

Vous?

MADAME LARCEY.

Dans mon esprit seulement.

DUMONT.

Comment?

MADAME LARCEY.

Vous savez... on ne se défend pas toujours contre les mauvaises pensées... et on a tort; mais ma franchise vous prouvera combien je regrette les miennes, et tout ce que je ferais pour les combattre si je les rencontrais chez un autre.

DUMONT.

Expliquez-vous, je vous prie.

MADAME LARCEY.

Mathilde eût pu empêcher votre ruine. Il est vrai que c'eût été aux dépens de son honneur : M. Alvarez l'aime.

DUMONT.

Vous croyez?

MADAME LARCEY.

J'en suis certaine, et c'est pour se venger de sa résistance qu'il se conduit comme il le fait. Vengeance de laquais.

DUMONT.

Oh! non... ce serait trop horrible et trop indigne d'un galant homme!

MADAME LARCEY.

Cet amour était visible. On en parlait, on commençait même à accuser Mathilde... J'étais venue l'en avertir aujourd'hui... mais maintenant il faudra bien se taire. Il y a des gens que je connais... sans nommer les Berteux... qui vont en être au désespoir; mais j'en suis bien heureuse pour Mathilde.

DUMONT.

Merci, chère madame, de vos bonnes paroles... En effet, Mathilde est ma consolation dans ce désastre qui la frappe comme moi et qu'elle veut partager jusqu'au bout... Ce sera bien dur pour elle, habituée depuis son enfance au luxe et à toutes les jouissances de la vie; mais, dans le cas même où

le courage l'abandonnerait et où elle prendrait le parti de retourner dans sa famille, comme je le lui offre, je ne lui en voudrais pas. — Le souvenir du bonheur que je lui dois dans le passé me suffirait dans l'avenir...

MADAME LARCEY.

Puis-je l'embrasser avant de sortir?

DUMONT, souriant.

Certainement. (Au domestique.) Priez madame de venir un moment...

MADAME LARCEY.

Cet Alvarez est un misérable; quand je le rencontrerai, je ne le saluerai plus, et je défendrai à mes amis de lui parler...

DUMONT.

Il est dans son droit.

MADAME LARCEY.

Comptez sur mon amitié éternelle... Du courage, cher monsieur, du courage...

DUMONT.

J'en aurai...

MADAME LARCEY, regardant le papier que lui a remis Dumont

Alors, c'est un bon à vue?

DUMONT.

A vue...

MADAME LARCEY.

Je puis aller le toucher moi-même?...

DUMONT.

Dès à présent...

MADAME LARCEY.

Je vais passer à la Banque, en rentrant chez moi ..

DUMONT.

C'est cela...

MADAME LARCEY.

On a jusqu'à quatre heures?...

DUMONT.

Oui... (Mathilde entre.)

MADAME LARCEY, allant à elle.

Pauvre chère... (Elle l'embrasse.) Je voulais vous embrasser encore une fois. Pardonnez-moi tout ce que je vous ai dit; vous n'avez pas de meilleure amie que moi... Vous en aurez la preuve, car nous nous reverrons souvent. Je ne suis pas de celles que l'infortune éloigne... Courage! et à bientôt...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Voici M. Alvarez.

MADAME LARCEY.

Adieu!... Je ne veux pas le voir... (A elle-même.) Trois heures et demie... je n'ai que le temps... (Elle sort par une autre porte.)

DUMONT.

M. Alvarez peut entrer!...

SCÈNE III.

DUMONT, ALVAREZ, MATHILDE.

MATHILDE, à Dumont.

Que dois-je faire?...

DUMONT.

Restez là...

ALVAREZ.

Me voici à tes ordres, Henri, qu'est-ce que tu as à me dire?

DUMONT.

Deux hommes dans la situation où nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre ne peuvent empêcher cette situation de tomber dans le ridicule ou dans la boue qu'en ne se cachant rien...

ALVAREZ.

Quelle situation?...

DUMONT.

Ai-je manqué jamais aux devoirs de l'amitié?

ALVAREZ.

Jamais.

DUMONT.

Tu l'as trahie cependant, cette amitié, et par le crime le plus odieux... et le plus lâche...

ALVAREZ.

Henri !...

DUMONT.

Depuis sept ans, vous êtes l'amant de ma femme.

ALVAREZ.

Monsieur !...

DUMONT.

Voici votre lettre.

ALVAREZ.

Vous l'avez interceptée ?...

DUMONT.

C'est madame qui me l'a remise.

ALVAREZ.

Elle !

DUMONT.

Elle, et de son propre mouvement.

ALVAREZ.

Elle a eu cette audace?

DUMONT.

Cette confiance.

ALVAREZ.

Et pourquoi cette confiance?

DUMONT.

Parce qu'elle ne vous aime pas; parce qu'elle ne vous a jamais aimé... et qu'elle préfère ma justice... ma colère même... à votre amour... Est-ce vrai... madame?

MATHILDE.

C'est vrai!

ALVAREZ.

Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

DUMONT.

Non pas. Voilà sept ans!... comprenez-vous, qu'à mon insu je donne au monde l'indigne spectacle d'un mari ridicule par l'excès de sa confiance, peut-être même d'un mari infâme par l'apparence de sa complicité... et surtout à la suite du service que j'ai reçu de vous, car je suis votre obligé.

ALVAREZ.

Mais...

DUMONT.

Et il me plaît de le demeurer...

ALVAREZ.

Où voulez-vous en venir ?

DUMONT.

A vous demander un conseil.

ALVAREZ.

A moi un conseil? Ce n'est pas sérieusement que vous parlez ainsi?

DUMONT.

Comment pourrais-je m'y prendre pour ne pas parler sérieusement dans une situation aussi sérieuse?... Croyez-vous que, depuis deux heures, je n'ai pas eu le temps de réfléchir? — Et les réflexions vont vite dans certains moments. — Je sais donc ce que je fais... car, grâce à Dieu, mon esprit est sain et mon âme est forte... C'est une bonne chose que d'avoir appris la vie à l'école d'une mère honnête femme, et d'un père honnête homme... Je vous interroge donc — c'est le moindre de mes droits! — et je vous demande, si je vous avais rendu jadis un service signalé; si, après vous avoir rendu ce service, j'étais devenu votre associé, votre ami le plus intime; si, étant votre ami, je vous avais volé votre femme; si j'avais eu d'elle une enfant qui, étant la mienne, eût passé pour la vôtre, que feriez-vous? Répondez.

MATHILDE, *à genoux.*

Mon Dieu! mon Dieu!

ALVAREZ.

Il y a des situations où l'on ne prend conseil que de soi-même et de sa dignité.

DUMONT.

Vous refusez de me le dire.

ALVAREZ.

Ce n'est pas à moi de vous l'apprendre.

DUMONT.

Alors je puis interpréter votre silence?

ALVAREZ.

Interprétez-le.

DUMONT.

A ma place, vous m'eussiez déjà traité de misérable, d'infâme, peut-être même m'eussiez-vous déjà souffleté... afin de rendre inévitable le duel qui ordinairement, entre deux hommes comme nous, doit résulter d'une pareille situation.

ALVAREZ

Peut-être! (*Mathilde écoute avec terreur.*)

DUMONT.

Je ne mettrai pas quatre témoins dans la confidence d'un fait qui ne doit être connu que des coupables et du juge... Et d'ailleurs, si je ne vous tuais pas, où serait la réparation?... Si vous me tuiez, où serait la justice?...

ALVAREZ.

Alors?...

DUMONT.

Alors, j'ai interrogé la loi et je lui ai demandé quels moyens elle m'offrait... Je puis vous tuer... elle et vous... Je puis faire emprisonner ma femme et la flétrir publiquement... Je puis me séparer d'elle... à l'amiable, comme on dit... Quoi qu'il arrive, déshonneur pour elle, ridicule pour moi... honte pour l'enfant, qui ne peut pas être solidaire de votre crime... La loi est cruelle... elle eût pu mieux prévoir... Il me reste le droit de pardonner... Hélas!... je le voudrais, mais je ne suis qu'un homme, et je n'en ai décidément pas la force, malgré le désir que j'aurais de me montrer supérieur à vous. Si aveugle qu'ait été votre passion, il est impossible que vous ne commenciez pas à en rougir et à souffrir du mal que vous avez fait... mal incalculable, — irréparable, — car il me prend mon passé... mon présent... mon avenir... il me prend mon amour dans ma femme, mes espérances dans ma fille, jusqu'à mon amitié dans vous... car à vous trois vous étiez tout mon cœur!

ALVAREZ, ému.

Monsieur ! Mathilde pleure en silence et agenouillée.)

DUMONT.

Et puis, il y a le monde, auquel il me faut donner aussi une explication... Madame Larcey, qui le représente à mes yeux avec toutes ses frivolités, toutes ses injustices, toutes ses railleries... et tous ses droits, sait déjà ce qu'il faut dire, et le monde dira comme elle, car voici ce que j'exige de vous deux... M. Alvarez me réclamera brusquement ce soir, par voie légale, les capitaux qu'il a chez moi... de manière à me ruiner, pour que je puisse les lui remettre dans le délai qu'il aura assigné.

ALVAREZ.

Vous me demandez une infamie.

DUMONT.

En êtes-vous à les compter?

ALVAREZ.

Mais...

DUMONT.

Et croyez-vous donc que maintenant je puisse garder un sou de la fortune que j'ai acquise avec l'argent que vous m'avez prêté?... J'exige que vous vous soumettiez à cette condition... Je veux être ruiné, et ruiné par vous.

ALVAREZ.

Et si je refuse?...

DUMONT.

Vous savez que je n'ai jamais manqué à ma parole... Si vous refusez de faire l'un ou l'autre ce que j'ai le droit de vous ordonner à tous les deux, je vous donne ma parole d'honneur qu'en sortant d'ici... je me fais sauter la cervelle, et qu'on trouvera une lettre de moi, — je vais la joindre à mon testament, — qui donnera la véritable raison de ma mort...

ALVAREZ.

Vous me déshonorez autrement, voilà tout...

DUMONT, se disposant à sortir.

Choisissez.

ALVAREZ.

Je vous obéirai...

DUMONT.

C'est bien. Tous vos comptes sont prêts, monsieur; dans une heure, mon caissier réglera avec vous. Quant à vous, madame... (Il s'arrête un moment.)

MATHILDE.

Mon Dieu, que va-t-il faire?

DUMONT.

Quant à vous, madame, vous irez vivre avec vos parents...

après m'avoir réclamé votre dot et m'avoir écrit que vous n'avez pas le courage de supporter la misère...

MATHILDE.

Mais c'est impossible... Ce serait là mon pardon... au contraire...

DUMONT.

Je ne veux pas pardonner... et parmi tous les châtiments que je pourrais vous imposer, j'ai choisi le plus infamant. Je vous condamne tous deux à l'ingratitude...

MATHILDE, timidement.

Et ma fille?

DUMONT, sonnant.

Votre fille? (Au domestique qui entre.) Envoyez-moi mademoiselle Jeanne... (Le domestique sort.) Comme je suis le seul de nous trois qui soit sûr d'en faire une honnête femme, je la garde; et comme je n'ai plus rien, je travaillerai pour l'élever maintenant et pour la marier plus tard. Dans la prospérité, le travail est encore un devoir... dans le malheur, c'est un refuge.

JEANNE.

Me voici.

DUMONT.

Viens, Jeanne! Jeanne, ta mère est riche, ton parrain est riche; moi, je suis devenu pauvre. Tu sais bien ce que c'est que d'être pauvre?

JEANNE.

Oh! oui, papa!

DUMONT.

Avec lequel de nous trois veux-tu vivre?

JEANNE.

Avec toi.

DUMONT.

Ta mère est forcée de partir; veux tu rester avec moi ou partir avec elle?

JEANNE.

J'aime mieux rester avec toi!

DUMONT.

Va embrasser ta mère. (Jeanne va à sa mère; après l'avoir embrassée, elle fait un mouvement pour aller à Alvarez. Mathilde la retient et du geste la renvoie à Dumont. Alvarez sort désespéré.) Et maintenant, madame, vous pouvez vous rendre chez votre mère. (Mathilde accablée sort. — A Jeanne, en la prenant dans ses bras.) Tu m'aimes donc, toi?

JEANNE.

Oh! oui, papa... mais je reverrai maman.

DUMONT, regardant la porte par laquelle elle est sortie.

Peut-être!

FIN.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOÎT, 7.